

LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express à Lyon

ABONNEMENTS :
LYON ET
DEPARTEMENTS

Un an 3 fr.
Six mois 2.
Trois mois 1.
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à
L'EXPRESS DE LYON

PARAISSANT LE DIMANCHE

4^e Année

N^o 24.

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

Dimanche 17 Juin 1900.



Les danseuses espagnoles à l'Exposition

LE LAITIER
BIBERON

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Les puissances européennes suivent avec attention les graves événements qui se déroulent en Chine depuis quelques semaines et dont il est assez difficile d'apprécier aujourd'hui la portée. Les soulèvements ne sont pas rares dans l'Empire du Milieu, mais ils sont généralement localisés, et, partant, peu dangereux. Le mouvement actuel est plus généralisé, plus redoutable, pas conséquent, et rappelle par plus d'un côté la révolte des Taï Pings, qui, il y a une quarantaine d'années mit la Chine à deux doigts du démembrement.

On ne peut comprendre ces explosions soudaines et terribles qu'en songeant au rôle immense que jouent les sociétés secrètes dans l'Empire chinois.

La révolte à main armée, qu'on considère en Europe comme le dernier recours, est, au contraire, en Chine, le seul moyen pour les peuples et les provinces de faire entendre leurs vœux.

Le peuple n'ayant aucun recours contre les fonctionnaires et l'administration, il existe comme un droit sacré de rébellion. La révolte, aux yeux des Chinois est une nécessité, un procédé naturel de réclamation, un droit, enfin. Or, ce droit s'exerce, le plus souvent par les sociétés secrètes. Celle des Boxers, qui s'est surtout développée dans la Chine orientale et septentrionale compte, assure-t-on, onze millions d'adhérents.

Elle est devenue peu à peu une sorte de Mafia chinoise, et s'est faite l'instigatrice de presque tous les meurtres de missionnaires et, d'une façon générale, de tous les mouvements dirigés contre la civilisation européenne.

Ce qui rend la situation particulièrement trouble, à l'heure actuelle, c'est l'attitude énigmatique du gouvernement chinois. Au début de l'insurrection, les Boxers ont pu commettre leurs excès en présence des troupes chinoises, qui n'ont même pas tenté de s'interposer. Depuis, les autorités, tant civiles que militaires ont fait preuve d'une indifférence, d'une apathie qui justifie tous les soupçons. Cette complicité passive a forcé les légations européennes à demander des troupes de débarquement.

Les incidents qui se sont produits depuis lors, ne doivent pas faire perdre de vue le but à atteindre.

Après avoir rétabli la paix momentanément troublée, les grandes puissances européennes auront pour devoir de surveiller non seulement les agissements des sociétés secrètes, toujours prêtes à employer la violence, mais encore les tortueuses manœuvres de ces hommes d'Etat d'Extrême-Orient pour qui la duplicité est une règle de conduite et un moyen de gouvernement.

Tandis que la Chine essaye de se soustraire autant qu'il en est en son pouvoir aux nouveautés occidentales, le Japon, au contraire, de radicale de plus en plus dans la politique de radicale transformation qu'il a inaugurée il y a trente ans.

Peut-être, avec le zèle inconsidéré des néophytes, a-t-il même sur quelques points dépassé la mesure. La liberté de la presse, garantie par les lois constitutionnelles a amené dans ce pays d'étranges licences. Aussi, le gouvernement du mikado a-t-il cru prudent d'édicter quelques mesures restrictives, à la suite desquelles les condamnations à l'emprisonnement et à l'amende tombent dru comme grêle sur les journalistes.

En présence de cette situation, les grands journaux du pays des chrysanthèmes ont adopté un système qui mérite d'être signalé.

Dans chaque rédaction, il se trouve un rédacteur appelé le « rédacteur cellulaire » dont le rôle consiste à signer les informations ou articles dangereux et à aller en prison quand il le faut. On assure qu'il touche de très forts émoluments, et il faut bien convenir qu'il ne les vole pas.

La Cour Suprême des Etats-Unis vient de rendre un jugement intéressant en raison de la personnalité mise en cause, mais plus intéressant encore parce qu'il jette une vive lumière sur l'état d'esprit du peuple américain qui joint à un sens pratique singulièrement développé une absence curieuse de certaines délicatesses morales.

On sait que l'amiral Dewey, qui détruisit dans la baie de Manille la flotte espagnole, avait, d'après le Code maritime américain, droit à une part équivalente à 10 0/0 de la valeur des bâtiments pris.

Il réclamait de ce chef une somme de 40.000 dollars. Cette addition parut sans doute fortement majorée, car on jugea nécessaire de nommer une commission d'enquête

chargée de vérifier les dires de l'amiral, et c'est sur le rapport de cette commission qu'un jugement est intervenu pour accorder au Commodore juste la moitié de ce qu'il réclamait.

Il faut bien que les Yankees ne s'étonnent de rien pour n'avoir attaché aucune importance à un débat aussi anormal.

L'idée de tarifer l'héroïsme est une conception essentiellement anglo-saxonne, et il est, fort heureusement, bien peu d'autres nations au monde où elle ait des chances de s'acclimater. Associer la gloire et l'argent, eût paru jadis une monstruosité, et c'est, il faut bien en convenir, un des scandales de notre époque que d'aussi bas marchandages aient pu s'étaler au grand jour.

Qui pourrait croire que, près de quarante ans après la guerre de Sécession et l'émancipation des noirs, on oserait préconiser le rétablissement de l'esclavage dans la démocratie américaine ?

C'est pourtant le spectacle que vient de donner le révérend Henry Franc qui, dans un discours sur les « Problèmes de l'âme » au lycée Carnegie, a soutenu que l'abolition avait été un désastre et constituait plus que jamais en danger pour le Sud.

Celui-ci ne peut être sauvé de la plus sanglante guerre de races que par un moyen: ce serait de désigner dans quelques parties des Etats-Unis un territoire réservé où les nègres pourraient émigrer et retrouver la condition d'esclaves auprès des personnes qui accepteraient de devenir leur maîtres.

« J'estime, a dit l'orateur, que le nègre a encore besoin, dans son intérêt comme dans celui de la société d'une contrainte morale et légale. Il était moins dangereux comme esclave que comme citoyen. Un nouveau système de servitude pénale et volontaire devrait être institué pour sa protection et la sécurité de la nation. »

Le révérend est d'avis qu'à en juger par l'histoire de la race noire depuis quatre mille ans, jamais elle n'avait eu un sort plus heureux que l'esclavage sur le sol américain.

Il paraît qu'un projet de loi prenant pour base ces affirmations audacieuses va être très prochainement soumis aux législateurs de l'Union.

NOS GRAVURES

A L'EXPOSITION

LES DANSEUSES ESPAGNOLES.

Si l'Exposition présente des sujets d'étude aussi instructifs que variés, elle offre aussi des divertissements sans nombre et d'incomparables amusements.

C'est surtout par ce côté qu'elle intéresse le grand public, et rien n'est, en somme, plus explicable.

Il serait trop long d'énumérer les plaisirs offerts à la foule par la grande fête internationale. Les plus courus sont ceux qui nous font assister à quelques détails de la vie ou des mœurs des pays étrangers. C'est ainsi par exemple que la foule se presse au spectacle étrangement pittoresque et captivant des danses andalouses que représente notre dessin.

LA RÉVOLTE DES BOXERS EN CHINE

La Société secrète qui remplit actuellement le monde du bruit de ses exploits était connue depuis longtemps sous le nom d'« Abat jour rouge » de Tchong-tchung-tchan. Ses affiliés s'appelaient entre eux les « donneurs de coups de poing du patriotisme et de la paix » ou, plus simplement, le « poing du patriotisme et de la paix ». Les Européens les ont, en conséquence, dénommés Boxers, terme anglais, ou boxeurs, terme français.

Leurs chefs se vantent de posséder des formules magiques qui les rendent invulnérables aux balles et aux boulets de canon. Depuis quelques semaines, ils sont en pleine effervescence. Dans les localités qui entourent Pékin, ils se sont livrés à tous les excès. Ils ont terrorisé les populations de la Chine orientale, menacé les missionnaires, détruit les voies ferrées.

Les légations européennes ont dû faire appel au concours des marins et des soldats appartenant aux escadres d'Extrême-Orient pour protéger les points les plus menacés.

Notre gravure de huitième page est relative à un des incidents qui marquèrent la première phase du soulèvement. Une petite troupe de Belges qui se retiraient de Foung Tai sur Tien-Tsin se vit couper la retraite à quelques kilomètres de cette ville. Elle dut soutenir un combat acharné contre les fanatiques qui l'entouraient et ne fut sauvée que par l'intervention d'une petite troupe européenne informée de l'incident.

DÉSILLUSION !...

Plaignez-moi, car ma peine est immense !... Longtemps j'ai voyagé sur la mer lointaine, cherchant dans l'inconnu des sensations nouvelles, l'oubli de mon cruel chagrin. Longtemps, par les routes poudreuses, sous le dur soleil des continents inhospitaliers, j'ai cheminé tristement, usant aux aspérités des rocs, la chair jeune de mes pieds saignants. J'ai subi sans me plaindre les assauts du destin, trouvant dans ce surcroît de malheurs un dérivatif à la sombre mélancolie dont mourait mon pauvre cœur.

J'ai offert en holocauste aux mânes impitoyables de mes illusions, les rares moments de joie que me versait parfois la vie.

Plus d'une fois, un semblant de bonheur s'est offert à mon âme désabusée, sans hésiter jamais, j'ai repoussé les âmes compatissantes qui voulaient me reprendre en amitié; toujours entre la vie et moi, entre l'amour et mon cœur, un fantôme s'interposait, spectre hanté d'un amour qui était un souvenir.

Et une à une les années se sont passées, la neige des hivers s'est déposée sur ma tête, semant de fils d'argent ma chevelure où les doigts chéris avaient joué, parmi les boucles brunes.

Les sombres hivers ont laissé sur mon front pensif le sillon profond de leur passage.

La fortune cependant m'a souri. A quoi bon ? Trop tard.

Mais laissez-moi vous conter mes malheurs, vous tous qui m'écoutez. Peut-être y trouverai-je, moi, un soulagement et vous un enseignement.

J'avais vingt ans. J'étais plein d'ardeur et de courage. En mes veines circulait un sang généreux dont le flot puissant me semblait devoir être capable de soulever des montagnes; mon âme ardente aimait tout ce qui est beau, tout ce qui est éternellement grand et sublime: la gloire et la liberté. Je sentais en moi tressaillir des forces inconnues qui, comme un bouillonnement de laves, brûlaient de se répandre au dehors.

Il eût suffi d'un idéal pour me faire apôtre, d'un mot pour me faire martyr.

Les ailes m'eussent poussé toutes seules pour m'envoler dans l'éther.

Pauvre insensé ! Combien de temps dura cet enivrement. Il en fut de tous ces beaux sentiments, de tout ce mirage trompeur comme d'une fumée légère que disperse l'aquilon.

Un rien, un souffle, un grain de sable devait faire choir tout le cher édifice de mes aspirations et de mes rêves, me précipiter des hauteurs du septième ciel jusqu'aux plus profonds abîmes des géhennes.

Il ne fallut pour cela qu'un sourire de femme.



Hélène de Manlis avait dix-huit ans à peine et déjà passait, à juste titre, pour une beauté accomplie. Je ne vous dépeindrai point l'azur de ses yeux ni l'ovale de son visage, l'aurole de ses blonds cheveux et la divine harmonie de sa démarche souple et fière. Je ne vous dirai qu'un mot: elle fit sur mon cœur vierge encore une impression inoubliable.

La première fois que je la vis, c'était dans une soirée que donnait son père dans le somptueux castel de Manlis, en Touraine, et où je me trouvais par hasard invité à titre de voisin avec mon père et ma mère.

Elle faisait les honneurs du salon; son père était veuf depuis quelques années déjà, et, en femme pratique, élevée par des gouvernantes étrangères, elle était plus à son aise au milieu de tout ce monde, plus dans son milieu qu'une bourgeoise deux fois plus âgée.

Dès son aspect, je restai ébloui et ma mère me raconta depuis qu'elle me vit soudain pâlir et chanceler, au point qu'elle eut envie de me soutenir.

Après les présentations d'usage, je me remis assez facilement de mon émoi; mais le coup était porté. Je sentis tout de suite à l'acuité de la sensation nouvelle que je venais d'éprouver combien j'étais déjà différent de moi-même une minute auparavant.

Tout s'effaçait devant mes yeux de ce qui n'était pas Hélène. La fête, le bal, les gens que je croisais et qui m'observaient d'un œil curieux et étonné me prenant sans doute pour un rêveur absorbé dans une extase intérieure — tout cela je ne le voyais plus qu'à travers un prisme singulier.

Mon attitude était si étrange qu'elle fut remarquée de la personne qui en était la cause involontaire.

Capricieuse comme toutes les jolies femmes, peut-être se doutant de l'effet qu'avait produit sur moi sa beauté triomphante, Hélène vint à mon secours, dédaignant sans autre regret le

cercle empressé d'adorateurs qui l'entournaient. Que me dit-elle et que lui répondis-je, des banalités sans doute, mais je ne m'en souviens pas. Tout entier à la contemplation de mon idole, je ne saisis de ses paroles qu'une délicieuse musique dont les ineffables accents transportèrent mon âme en une paradisiaque ascension.

J'étais jeune, naïf, enthousiaste, mon cœur n'avait encore jamais vibré. Je devais fatalement produire aussi mon impression sur cette jeune fille, accoutumée aux fadeurs et aux banaux compliments des viveurs blasés que recevait son père.

Mon extrême jeunesse empêcha M. de Manlis de me prendre au sérieux et quand, nos relations de campagne s'étant petit à petit resserrées, il me vit devenir le compagnon assidu de sa fille, il n'en conçut pas le moindre orgueil.

Hélène était une fille trop sage, trop bien élevée à l'américaine pour qu'il ne la laissât pas jouir de toute sa liberté, quitte à l'arrêter à temps sur la pente d'un flirt dangereux.

De leur côté, mes parents, flattés dans leur naïf orgueil de petits rentiers modérés d'être si bien accueillis par ce gentilhomme et sa fille, ne pensèrent pas plus loin que l'heure présente.

Et pendant ce temps, nous passions, Hélène et moi, d'heureux moments. Pas une partie dont je ne fusse, pas un bal où je ne restasse le plus cher valseur. En dehors de cela même, qui ne constituait que la menue monnaie de notre intimité, que de douces rêveries en commun, que de promenades délicieuses à deux. En ce beau pays de Touraine, par les claires soirées d'été, combien de fois ne nous attardâmes-nous pas ensemble dans les solitaires avenues du parc de Manlis. Je nous revois encore, cheminant côte à côte au long des massifs de troènes, dont les baies blanches et brillantes scintillaient doucement aux rayons argentés de la lune seraine. Jamais, nous ne nous étions dit un mot d'amour et cependant nos jeunes cœurs débordaient de sentiments tendres qu'une circonstance fortuite devait fatalement faire s'épancher en un mutuel aveu.

Un jour, ou plutôt un soir, qu'Hélène et moi nous étions isolés du reste des invités pour reprendre nos chères causeries nocturnes, nous fûmes surpris par une ondée d'orage dont la brusque violence nous contraignit à chercher quelque part un refuge passager.

Une cabane de feuillage se trouvait là par hasard, nous nous y réfugiâmes en hâte, amusés au fond de cette aventure. Pour commencer, nous nous mîmes à rire, car notre abri improvisé n'était rien moins que confortable et laissait filtrer l'averse par de nombreux interstices de la toiture.

A un moment même l'ondée fut si forte que l'eau ruissela de toutes parts.

Hélène était sortie en costume de soirée avec à peine une légère mante jetée sur ses épaules. Un frisson la secoua et elle poussa un cri sentant une rigole humide lui courir sur le dos. Je m'empressai alors de retirer de sur mes épaules l'habit que je portais et de le lui offrir. Mais elle n'en voulut accepter que la moitié et je dus, pour ne pas la fâcher, partager avec elle l'abri que je lui offrais.

Insensiblement, dans le but de nous réchauffer mutuellement, nous nous rapprochâmes l'un de l'autre et je sentis tout contre ma joue sa tête charmante qui s'abandonnait.

Je ne pus résister davantage et surmontant ma timidité j'effleurai de mes lèvres le front pur qui s'offrait à moi.

Plus surprise qu'effrayée de mon audace, Hélène se dégageait aussitôt de mon étreinte, mais pas assez vite pour que je ne visse dans ses beaux yeux briller deux larmes.

Larmes de joie ou de repentir, larmes trompeuses qui m'enivrèrent...

Un violent coup de tonnerre vint à propos mettre fin à cette scène et la pluie ayant cessé comme par enchantement, Hélène en profita pour s'enfuir avec rapidité en me criant de la suivre.

Nous fûmes grondés en rentrant pour nous être tant écartés et avoir donné de l'inquiétude à tout le monde. Je remis au lendemain une explication décisive avec Hélène qui nous avait quittés pour changer ses vêtements trempés et je partis, le cœur gonflé de joie à éclater, heureux au delà du possible et de mon audace et de la presque certitude que j'avais maintenant d'être aimé.

Ah! les rêves radieux que je fis cette nuit-là! Sans entrevoir le moindre obstacle à mon bonheur, je me figurais déjà au bras de ma bien-aimée, penché vers elle pour écarter de ses pas les ronces du chemin...

Hélas! ce n'était qu'un rêve et combien triste devait être pour moi le réveil. Ver de terre amoureux d'une étoile, je n'avais pas calculé, dans ma juvénile tendresse, quels obstacles le monde accumulerait entre nous et les décevantes surprises que l'avenir me réservait.

Quand, le lendemain, je me présentai au château de Manlis, un valet me barra le passage et m'apprit brutalement que Monsieur et Mademoiselle étaient partis de grand matin en voyage pour une destination inconnue.

Je reçus le coup en plein cœur et je chancelai. Néanmoins, je me contins devant cet insolent laquais et ne me livrai à ma douleur qu'une fois hors de sa vue.

En rentrant à la maison j'eus l'explication que je prévoyais de ce singulier départ, sous forme d'une lettre de M. de Manlis à mon père.

Dans cette épître indignée, le gentilhomme déplorait et son aveuglement et ma coupable audace. J'ai su depuis qu'Hélène ne lui avait rien caché de ses sentiments et des miens. Après avoir annoncé en termes formels qu'il ne consentait jamais une union entre sa fille et un Monsieur Bourdon, il donnait le conseil à mon père de m'engager à quitter la France jusqu'au mariage d'Hélène, qui ne devait d'ailleurs pas tarder, avec un jeune homme de son monde et de son sang.

Les mots cruels de cette lettre se gravèrent dans mon cœur déchiré ; je ne devais jamais les oublier. Comment ne suis-je pas mort sur le champ de honte et de confusion, je ne le sais. Je fus littéralement fou de douleur pendant une semaine, si je ne mis pas fin à mes jours, ce fut par pitié pour mes vieux parents dont le chagrin me faisait peine à voir.

Sentant bien qu'il me fallait à tout jamais renoncer à l'espoir, je pris le parti de fuir, comme me le conseillait l'orgueilleux gentilhomme et c'est alors que je m'embarquai pour l'étranger.

Le souvenir néfaste et délicieux ne devait jamais me quitter. Je le portai avec moi sous tous les cieus, je le promenai sous toutes les latitudes sans parvenir à m'en débarrasser.

Je perdis mes parents et n'appris leur mort que bien longtemps après l'événement qui me rendait orphelin. Je sus aussi qu'Hélène, cédant à la volonté de son père, avait épousé un vicomte ruiné dont sa fortune redora le blason et qui ne la rendit pas heureuse.



Enfin, las de l'existence, sans but qui me pesait plus durement aux épaules à l'orée de la vieillesse, me jugeant aussi immédiatement guéri, je pris le parti de revenir en France, de me retremper dans cette vieille fontaine de Jouvence qu'est le sol natal. Peut-être, allais-je y trouver, sinon l'oubli, au moins le repos.

Hélas ! trois fois hélas, mon espérance était vaine. Je ressentis d'abord une grande joie à fouler de nouveau les chemins où s'était déroulée mon enfance. Pieusement, avec une satisfaction mêlée d'amertume, je refis le pèlerinage de Manlis, m'arrêtant aux carrefours d'autrefois, m'attardant à suivre des yeux le cours capricieux de la petite rivière qu'ombrageaient toujours les vieux saules.

A peine si le pays avait changé, chaque chose à sa place, le décor familier dont le souvenir était resté si vivace à ma mémoire s'était comme figé là aussi. Moi seul avais vieilli...

Une dernière surprise m'attendait. Hélène est toujours de ce monde et veuve, habitant encore le vieux castel, je ne pus résister au désir de la revoir. Qui sait quelle espérance dernière se cachait en mon cœur ?

Mais je voulais jouir de son étonnement, de sa joie peut-être, à mon apparition si imprévue.

Je me dirigeai donc un matin vers la fastueuse demeure de la vicomtesse de Rennepont. On était au printemps, les aubépines fleurissaient bon dans les haies, les papillons volaient doucement dans l'air tiède et embaumé et sur la cime des acacias centenaires les fauvettes égrenaient leurs doux chants.

Oh ! la délicieuse journée de mai dans la nature en fête et comme en mon vieux cœur la sève de la jeunesse remontait à flots.

Pourquoi ne suis-je donc pas parti alors sur cette impression favorable, pourquoi ai-je voulu poursuivre ma chimère, couper les ailes à l'oiseau bleu de mes rêves ?

J'ai revu Hélène ou plutôt la vicomtesse. Après m'être fait annoncer, j'ai pénétré dans ce grand salon que je connaissais si bien et là je me suis trouvé en face d'une vieille femme à cheveux gris, de fort grand air, ma foi, mais dont les traits flétris n'éveillaient plus en moi la physionomie du portrait que je gardais précieusement gravé dans mon cœur.

Monsieur Bourdon, a-t-elle dit en m'apercevant, puis faisant effort pour chercher dans ses souvenirs elle m'a tendu une main glaciale, que j'ai serrée timidement. Quel heureux hasard vous amène chez moi, après tant d'années écoulées ?

J'ai dû avoir l'air d'un sot. A peine ai-je pu répondre, à peine ai-je balbutié quelques banalités, en face de ce visage impassible et à peine ému de douairière égoïste.

Brusquement, je suis parti, pour dissimuler les larmes qui me montaient aux paupières, irrésistibles et lourdes...

Et me voici de nouveau errant sur la terre étrangère, avec au cœur une plaie nouvelle, la perte irréparable de mon cher souvenir et de ma dernière illusion.

Ah ! plaignez-moi, car ma peine est immense !...
A. KERUEL.

ANECDOTE

A la petite sauterie du château de X..., le marquis de L..., qui n'est pas très adroit de ses jambes, faisait valser à contretemps la marquise de F...

Quand il la reconduisit à sa place, la marquise lui demanda s'il aimait la valse.

— Beaucoup, Madame la marquise.

— En ce cas, lui dit-elle, vous devriez bien l'apprendre.

LA VEILLÉE

Aussitôt après souper, de la chambre ils passèrent à la cuisine, tout contents, l'estomac bien garni, ayant mangé une soupe aux poireaux et aux pommes de terre, un plat de haricots et de pommes de terre au lard, et une salade de pommes de terre à l'huile. La vieille grand-mère, elle, qui adore cette salade, mais qui la digère assez mal depuis quelque temps, pour finir, a mangé un bol de café au lait, avec deux petites pommes de terre seulement ; et le grand Louis, dont la santé n'est pas très bonne, a voulu faire comme grand-mère, mais, toutefois, non sans avoir goûté largement à la salade et remplacé les tubercules par un morceau de pain. Les uns et les autres ont bu, afin de terminer convenablement le repas, un bon coup d'eau à la seille, avec le bassin de fer battu.

Ils se sont assis au milieu de la vaste cuisine aux larges dalles de pierre, illuminée par un tronc d'arbre qui flambe dans la cheminée gigantesque.

Deux gerbes de chanvre sont là, des paniers de haricots, une bannette de noix. Et l'on tille, casse ou écosse.

Bientôt la porte s'ouvre brusquement. Quelqu'un entre et prononce :

— Bonsoir, la compagnie.

C'est Manuel, un voisin, qui est revenu du régiment depuis quelques semaines. Il va s'asseoir à côté de Charlotte, la dernière des filles à marier de la famille, et la plus belle aussi, pendant que chacun répond :

— Bonsoir, Manuel.

Puis, la vieille grand-mère demande :

— Qui est-ce qui va raconter une histoire ?

— Moi, si vous le voulez, dit Manuel.

Et il commence aussitôt, narre avec force détails qu'une nuit, montant la garde, il a tué un âne en croyant tirer sur un rôdeur qui ne répondait pas à son appel. Mais il conclut :

— On s'est passablement ri de moi, je l'avoue, et pourtant ce fut la seule fois que j'eus réellement peur, bien que nous en ayons vu de très dures, au Tonkin, je vous l'assure, avec les pirates et les panthères.

Tout à coup, claquant la porte, le vieux chaudi-fournier entre en disant :

— Salut, tout le monde.

Il va s'asseoir dans un coin, sur un sac de blé, et ajoute :

— Il fait rudement froid, ce soir. Les revenants vont encore courir par les rues, vous verrez ; d'autant plus que la lune a mauvais air, et que j'ai entendu les chouettes tout à l'heure. Si j'avais su, je ne serais pas venu vous aider à casser vos noix.

Et Manuel, un peu railleur :

— Les revenants, allons donc, c'était passable d'y croire autrefois, mais, aujourd'hui, cela n'est plus permis. Nous en sommes revenus de vos revenants.

Chacun rit de la réponse de Manuel ; le chaudi-fournier se fâcha :

— Ah ! vous ne me croyez pas ? Eh bien ! je vous affirme que si jamais vous passez, vers minuit, dans les bois des loups, vous en verrez comme j'en ai vu. Pas plus tard que la semaine dernière encore, j'ai été poursuivi par un qui portait sa tête derrière son dos...

— Permettez-moi de ne pas vous croire, interrompit Manuel, ou plutôt de croire que vous avez rêvé...

— Rêvé, moi, rêvé... jamais de la vie ! il m'a parlé, il m'a touché l'épaule avec sa main de

feu. Heureusement que j'avais bu une bonne goutte, sans quoi j'en serais mort de peur.

— Oui, quelque contrebandier... ou l'effet de la...

— Taisez-vous, Manuel, objecta la vieille grand-mère ; laissez dire le chaudi-fournier. Vous êtes beaucoup trop jeune pour avoir tout vu, n'est-ce pas, toi ?

Le bon grand-père répondit, interrogé de cette façon par sa femme :

— Oui... Moi, j'y crois sans y croire, aux revenants... Mais on trouve de temps à autre des bêtes étouffées dans les écuries... Tu le sais bien aussi, toi, Jean.

L'ainé, un homme d'une quarantaine d'années, dit, hésitant :

— Pour ce qui est de la vérité, j'en suis. Or, moi, je n'en ai jamais vu, non, jamais... Rosine, une nuit, en aperçut un dans notre chambre, paraît-il. Elle m'a réveillé, mais aussitôt que j'eus répondu : « — Qu'est-ce qu'il y a ? », le revenant s'est sauvé... Quelquefois, on croit voir quelque chose et ce n'est pas cela du tout... Néanmoins il y a des bêtes qui meurent, dans les écuries, et personne ne peut dire pourquoi, ni comment elles sont mortes.

Rosine affirma avoir vu quelque chose ; or, ce quelque chose ne pouvait être qu'un revenant, n'est-ce pas ?

Sur ce, Dominique, le cordonnier, entra, chantant :

— Bonsoir à tous. Je viens vous tenir compagnie et me chauffer un brin.

Tout le monde répondit : — « Bonsoir Dominique. » Quelques-uns ajoutèrent : — « Vous faites bien. »

En voyant Manuel assis auprès de Charlotte, Dominique eut l'air contrarié ; puis il murmura, cherchant un coin pour se cacher :

— C'est ce diable de Manuel qui a la meilleure place, ce soir.

Tout de même, répondit vivement ce dernier ; aussi, n'y trouvant on ne peut mieux, je n'aurais garde de changer.

Dominique ne répliqua point, prit des noix pleines sa blouse, alla s'asseoir à côté du chaudi-fournier et se mit à les casser, en soupirant.

La vieille grand-mère regarda Charlotte et sourit. Mais Charlotte, à présent, tilla, tilla, rêveuse. Un moment de silence se fit, pendant lequel on n'entendait, avec le bruit que faisait le tronc d'arbre en brûlant, qu'écosser, tiller et casser des noix.

Mais Jean interrompit, s'adressant à Rosine :

— Je crois qu'il serait temps d'aller coucher les enfants, qu'en dis-tu ?

Elle prit deux bambins qui se roulaient à terre avec les chats, au milieu des chenevottes, et les emmena, poussant le grand Louis devant elle.

Lorsque les enfants furent partis, sans avertissement, le chaudi-fournier commença :

— Vous me croirez si vous le voulez, mais j'ai entendu dire que le père de mon père avait rencontré un jour, à minuit, un homme qui portait une vache sur ses épaules.

— Et presque tous répétèrent ensemble, dans un murmure d'étonnement, d'un ton vif ou lent :

— Une vache sur ses épaules ?

— Oui, une grosse vache noire sur ses épaules... encore que l'homme allait dans une plainte inouïe, affirma le vieux chaudi-fournier.

Cette fois, l'auditoire suspendit son souffle, s'immobilisa, chacun paraissant attendre anxieusement la fin de l'histoire.

Pourtant le conteur hésitait, ce que voyant, la vieille grand-mère interrogea :

— Eh bien ! après?... Vous ne savez donc plus ?

— Si, je sais... je sais... mais, dites, avant de continuer, est-ce qu'on ne pourrait pas boire une petite goutte ? Moi, il me reste deux sous, je les mets ; faisons une masse, hein ?

Charlotte fut chargée de recueillir l'argent. Un moment après elle avait quatre-vingt-dix centimes. On décida, malgré les observations du chaudi-fournier et de la bonne vieille, qu'elle irait chercher deux litres de vin chez l'aubergiste du haut du village. Quand la jeune fille revint, Rosine tira une miche du buffet, en coupa un morceau à chacun, et l'on mangea le pain bis avec des noix, tout en buvant à petits coups son verre de vin : c'était très bon.

Puis, important, le conteur reprit :

— Donc, l'homme qui n'en pouvait de souffrance criait : « Grâce ! pitié ! ma douleur a bien payé ma faute, pitié ! pitié. » Mais la vache, dans un meuglement d'enfer, répondait aussitôt :

« Marche, voleur ; marche encore ; marche toujours ! » Et le malheureux marchait, soufflant horriblement, ayant dans les narines et dans la gorge des grondements de tempête. Toutefois il reprenait bientôt : « Si je t'ai volée, ne t'ai-je pas bien nourrie dans mon étable, où je t'ai donné la meilleure place, ne te faisant jamais travailler, te soignant, enfin, chose incroyable, mieux qu'un des miens ? » La bête ajoutait alors : « Il ne fallait pas me voler ; marche, voleur ; reconduis-moi à la foire où j'attendais que l'on me vendit. » L'homme, succombant, continua, de plus en plus plaintif, comme quelqu'un qui trépane : « La foire, je ne sais plus où c'était... Je croyais qu'elle se trouvait ici, mais voilà, maintenant, que je la vois tout là-bas, de l'autre côté de la rivière qui est derrière la montagne. J'y suis allé déjà, tout là-bas, tu le sais... et la foire s'est immédiatement trouvée beaucoup plus loin ; et c'est toujours la même chose... pitié ! donc, pitié ! je n'en peux plus, moi, le grand misérable, ne le vois-tu pas ? »

Et l'homme s'affaissa, monstrueux de souffrance. Quant à la vache, aussitôt qu'elle eut touché le sol, elle se mit à le broyer de ses sabots, puis, lorsqu'il fut réduit en bouillie, elle le mangea.

Or donc, la bête sanglante, et d'écume toute couverte aussi, dans un mugissement lugubre, bientôt cracha l'homme, tout entier, à quelques pas d'elle, plus vigoureux qu'il ne paraissait auparavant ; et, lui, dans un effort surhumain, il la reprit sur ses épaules pendant qu'elle criait :

« Marche, voleur ; marche encore ; marche toujours. Tu as voulu ta destinée, garde-la ! » Et le pitoyable allait, marchait, fou de désespoir et de douleur, se tordant les bras, se meurtrissant le front, se déchirant la poitrine, sous son fardeau monstrueux. Alors, quand l'homme retombait tout meurtri, épuisé, horrible à voir, la vache, à nouveau le broyait, le mangeait, le crachait ; et, sans cesse, reprenant son fardeau et sa plainte trois fois effrayante, il continuait épouvantable, sa marche de désespérance et d'horreur.

Chacun trouva l'histoire, sinon fort belle, du moins extraordinairement intéressante ; et, pour un conte de revenant, c'en était un, assurément.

Dominique en raconta une autre ; mais, dans la sienne, le grand revenant blanc avait failli être tué d'un coup de fourche dans le dos. Et, depuis cette nuit-là, les pommes et les poires de son père ne diminuèrent plus que normalement, les renards ne mangèrent plus les poules sur leurs perchiers, et chacun put dormir d'un tranquille sommeil.

— Parce que, fit la grand-mère, votre revenant ne valait pas celui du chaudi-fournier.

Du tronc d'arbre il ne reste qu'un peu de braise ; la veillée est finie : demain, on en racontera de plus belles encore.

Jules JEANNIN.

Le bateau de bois

Le lourd chaland descendait lentement la rivière tumultueuse, heurté çà et là par des troncs d'arbres et s'immobilisant aux subites secousses des vagues mauvaises. Jamais sa masse amoncelée n'avait été si compacte, et les branches équilibrées qui le composaient étaient si serrées qu'on eût dit que s'en allait à la dérive une grande maison de bois. A chaque paroi latérale une porte réservée en voûte s'ouvrait, donnant d'un jour à l'intérieur d'une petite case étroite, l'ombre du soir, crépusculaire, mettait comme de frères rideaux de ténèbres à chacune.

Le courant, quoique impétueux, ne suffisait pas à l'entraîner, ni la brise du soir, et sans les deux mariners qui s'aidaient de grandes perches ferrées pour le faire mouvoir, il serait peut-être resté en place.

Tous deux se penchaient simultanément avec un grand effort, ahanant sous l'écrasement manœuvre, et se redressant parfois pour essuyer du revers de leur main rude la sueur de leur front hâlé ; puis, ils se pliaient à nouveau ; on voyait leurs têtes disparaître, pour brusquement émerger sur l'horizon.

Le soleil mourait derrière les cimes des montagnes et les grands pins des coteaux plongeaient comme des flèches dans la splendeur du zénith ; des traînées de lumière rose enveloppaient la maison flottante d'un voile léger.

Le vent apportait de lointaines chansons de lavandières vers les bateliers, mais, absorbés dans leur accablante besogne, ils semblaient n'en rien voir et ne rien entendre, occupés de leur seul mouvement perpétuel.

A l'arrière du chaland, la tache lumineuse d'une jupe claire et d'une coiffe blanche s'épanouissait comme une grosse fleur, et le profil d'une toute jeune fille se dessinait subitement, bronzé par le soleil des saisons, fruste comme

celui d'une médaille un peu usée, mais jolii, et d'une douce naïveté primitive, égayé par un regard un peu farouche. Elle songeait, le visage dans ses mains, ses jambes nues effleurées par l'eau très douce, se livrant au songe de son âme en ce calme vespéral, presque religieux. Entre les interstices de ses mains closes, elle contemplait l'eau qui s'enfuyait sous elle infiniment et qui mourait en lui jetant son écume sur les chevilles.

Cette attirance de l'eau semblait la dominer fortement, car elle en détachait rarement sa vue, comme cherchant à deviner, sous la moiré du fleuve, les arcanes mystérieux des végétations aquatiques. Des branches fleuries, arrachées par les perches dans les joncs, suivaient derrière, emportées par le sillage du bateau de bois, et des feuilles vertes et des mousses luisantes comme de l'émeraude. Involontairement, en son intime songerie, elle pensait que toutes ces fleurs feraient un lit très doux et bercé comme un rêve, sous le soir qui tombait.

Un recueillement infini et un apaisement de quiétude descendaient sur le trouble de son cœur, et comme, en se redressant, son regard s'en alla vers les rives d'un pays autrefois connu d'elle, en des années d'enfance lointaine, elle repensa à toute sa vie.

Elle était née sur un bateau de bois pareil à celui-ci, il y avait une vingtaine d'années, et ses premiers regards avaient été pour l'eau mouvante, son grand berceau de toujours. Son père, mariner depuis longtemps, était déjà vieux, et voici qu'une nuit, il mourut, presque subitement, comme usé par l'éternel effort des bras levés sans cesse et abaissés. Un nouveau pilote l'avait remplacé, qui avait consenti à garder la veuve avec l'enfant pour les services qu'elle devait lui rendre. Ce souvenir là aussi était très vieux ; ils étaient morts tous les deux, et depuis elle avait grandi avec les deux fils de cet homme.

L'existence avait été fraternelle et douce, écoulee familiale autour du même pain, au même foyer simple et bon, dans la même maison de bois. Ensemble depuis des années, ils avaient parcouru beaucoup de rivières et traversé beaucoup de pays, unis dans une pensée commune : celle de se venir en aide. Elle les avait considérés comme ses grands frères, et les avait chéris comme tels, naïvement en la simplicité ingénue de sa nature inculte et un peu sauvage. Eux, par contre, l'avaient toujours protégée et défendue ; ils l'avaient élevée comme une jeune sœur, et la paix semblait à jamais être descendue au milieu d'eux.

Mais, insensiblement, avec l'âge, une gêne était venue qui avait remplacé cette douce intimité ; la différence du sang s'était affirmée. Et tous trois avaient fini par s'apercevoir avec stupeur que leur amitié était changée et qu'ils ne seraient plus désormais frère et sœur.

Les deux hommes, à présent, semblaient prendre à tâche de s'éviter ; ils se parlaient rarement et quand les repas les réunissaient, ils avaient

celui d'une médaille un peu usée, mais jolii, et d'une douce naïveté primitive, égayé par un regard un peu farouche. Elle songeait, le visage dans ses mains, ses jambes nues effleurées par l'eau très douce, se livrant au songe de son âme en ce calme vespéral, presque religieux. Entre les interstices de ses mains closes, elle contemplait l'eau qui s'enfuyait sous elle infiniment et qui mourait en lui jetant son écume sur les chevilles.

Cette attirance de l'eau semblait la dominer fortement, car elle en détachait rarement sa vue, comme cherchant à deviner, sous la moiré du fleuve, les arcanes mystérieux des végétations aquatiques. Des branches fleuries, arrachées par les perches dans les joncs, suivaient derrière, emportées par le sillage du bateau de bois, et des feuilles vertes et des mousses luisantes comme de l'émeraude. Involontairement, en son intime songerie, elle pensait que toutes ces fleurs feraient un lit très doux et bercé comme un rêve, sous le soir qui tombait.

Un recueillement infini et un apaisement de quiétude descendaient sur le trouble de son cœur, et comme, en se redressant, son regard s'en alla vers les rives d'un pays autrefois connu d'elle, en des années d'enfance lointaine, elle repensa à toute sa vie.

Elle était née sur un bateau de bois pareil à celui-ci, il y avait une vingtaine d'années, et ses premiers regards avaient été pour l'eau mouvante, son grand berceau de toujours. Son père, mariner depuis longtemps, était déjà vieux, et voici qu'une nuit, il mourut, presque subitement, comme usé par l'éternel effort des bras levés sans cesse et abaissés. Un nouveau pilote l'avait remplacé, qui avait consenti à garder la veuve avec l'enfant pour les services qu'elle devait lui rendre. Ce souvenir là aussi était très vieux ; ils étaient morts tous les deux, et depuis elle avait grandi avec les deux fils de cet homme.

L'existence avait été fraternelle et douce, écoulee familiale autour du même pain, au même foyer simple et bon, dans la même maison de bois. Ensemble depuis des années, ils avaient parcouru beaucoup de rivières et traversé beaucoup de pays, unis dans une pensée commune : celle de se venir en aide. Elle les avait considérés comme ses grands frères, et les avait chéris comme tels, naïvement en la simplicité ingénue de sa nature inculte et un peu sauvage. Eux, par contre, l'avaient toujours protégée et défendue ; ils l'avaient élevée comme une jeune sœur, et la paix semblait à jamais être descendue au milieu d'eux.

Mais, insensiblement, avec l'âge, une gêne était venue qui avait remplacé cette douce intimité ; la différence du sang s'était affirmée. Et tous trois avaient fini par s'apercevoir avec stupeur que leur amitié était changée et qu'ils ne seraient plus désormais frère et sœur.

Les deux hommes, à présent, semblaient prendre à tâche de s'éviter ; ils se parlaient rarement et quand les repas les réunissaient, ils avaient

celui d'une médaille un peu usée, mais jolii, et d'une douce naïveté primitive, égayé par un regard un peu farouche. Elle songeait, le visage dans ses mains, ses jambes nues effleurées par l'eau très douce, se livrant au songe de son âme en ce calme vespéral, presque religieux. Entre les interstices de ses mains closes, elle contemplait l'eau qui s'enfuyait sous elle infiniment et qui mourait en lui jetant son écume sur les chevilles.

Cette attirance de l'eau semblait la dominer fortement, car elle en détachait rarement sa vue, comme cherchant à deviner, sous la moiré du fleuve, les arcanes mystérieux des végétations aquatiques. Des branches fleuries, arrachées par les perches dans les joncs, suivaient derrière, emportées par le sillage du bateau de bois, et des feuilles vertes et des mousses luisantes comme de l'émeraude. Involontairement, en son intime songerie, elle pensait que toutes ces fleurs feraient un lit très doux et bercé comme un rêve, sous le soir qui tombait.

Un recueillement infini et un apaisement de quiétude descendaient sur le trouble de son cœur, et comme, en se redressant, son regard s'en alla vers les rives d'un pays autrefois connu d'elle, en des années d'enfance lointaine, elle repensa à toute sa vie.

Elle était née sur un bateau de bois pareil à celui-ci, il y avait une vingtaine d'années, et ses premiers regards avaient été pour l'eau mouvante, son grand berceau de toujours. Son père, mariner depuis longtemps, était déjà vieux, et voici qu'une nuit, il mourut, presque subitement, comme usé par l'éternel effort des bras levés sans cesse et abaissés. Un nouveau pilote l'avait remplacé, qui avait consenti à garder la veuve avec l'enfant pour les services qu'elle devait lui rendre. Ce souvenir là aussi était très vieux ; ils étaient morts tous les deux, et depuis elle avait grandi avec les deux fils de cet homme.

L'existence avait été fraternelle et douce, écoulee familiale autour du même pain, au même foyer simple et bon, dans la même maison de bois. Ensemble depuis des années, ils avaient parcouru beaucoup de rivières et traversé beaucoup de pays, unis dans une pensée commune : celle de se venir en aide. Elle les avait considérés comme ses grands frères, et les avait chéris comme tels, naïvement en la simplicité ingénue de sa nature inculte et un peu sauvage. Eux, par contre, l'avaient toujours protégée et défendue ; ils l'avaient élevée comme une jeune sœur, et la paix semblait à jamais être descendue au milieu d'eux.

Mais, insensiblement, avec l'âge, une gêne était venue qui avait remplacé cette douce intimité ; la différence du sang s'était affirmée. Et tous trois avaient fini par s'apercevoir avec stupeur que leur amitié était changée et qu'ils ne seraient plus désormais frère et sœur.

Les deux hommes, à présent, semblaient prendre à tâche de s'éviter ; ils se parlaient rarement et quand les repas les réunissaient, ils avaient

celui d'une médaille un peu usée, mais jolii, et d'une douce naïveté primitive, égayé par un regard un peu farouche. Elle songeait, le visage dans ses mains, ses jambes nues effleurées par l'eau très douce, se livrant au songe de son âme en ce calme vespéral, presque religieux. Entre les interstices de ses mains closes, elle contemplait l'eau qui s'enfuyait sous elle infiniment et qui mourait en lui jetant son écume sur les chevilles.

Cette attirance de l'eau semblait la dominer fortement, car elle en détachait rarement sa vue, comme cherchant à deviner, sous la moiré du fleuve, les arcanes mystérieux des végétations aquatiques. Des branches fleuries, arrachées par les perches dans les joncs, suivaient derrière, emportées par le sillage du bateau de bois, et des feuilles vertes et des mousses luisantes comme de l'émeraude. Involontairement, en son intime songerie, elle pensait que toutes ces fleurs feraient un lit très doux et bercé comme un rêve, sous le soir qui tombait.

Un recueillement infini et un apaisement de quiétude descendaient sur le trouble de son cœur, et comme, en se redressant, son regard s'en alla vers les rives d'un pays autrefois connu d'elle, en des années d'enfance lointaine, elle repensa à toute sa vie.

Elle était née sur un bateau de bois pareil à celui-ci, il y avait une vingtaine d'années, et ses premiers regards avaient été pour l'eau mouvante, son grand berceau de toujours. Son père, mariner depuis longtemps, était déjà vieux, et voici qu'une nuit, il mourut, presque subitement, comme usé par l'éternel effort des bras levés sans cesse et abaissés. Un nouveau pilote l'avait remplacé, qui avait consenti à garder la veuve avec l'enfant pour les services qu'elle devait lui rendre. Ce souvenir là aussi était très vieux ; ils étaient morts tous les deux, et depuis elle avait grandi avec les deux fils de cet homme.

L'existence avait été fraternelle et douce, écoulee familiale autour du même pain, au même foyer simple et bon, dans la même maison de bois. Ensemble depuis des années, ils avaient parcouru beaucoup de rivières et traversé beaucoup de pays, unis dans une pensée commune : celle de se venir en aide. Elle les avait considérés comme ses grands frères, et les avait chéris comme tels, naïvement en la simplicité ingénue de sa nature inculte et un peu sauvage. Eux, par contre, l'avaient toujours protégée et défendue ; ils l'avaient élevée comme une jeune sœur, et la paix semblait à jamais être descendue au milieu d'eux.

Mais, insensiblement, avec l'âge, une gêne était venue qui avait remplacé cette douce intimité ; la différence du sang s'était affirmée. Et tous trois avaient fini par s'apercevoir avec stupeur que leur amitié était changée et qu'ils ne seraient plus désormais frère et sœur.

Les deux hommes, à présent, semblaient prendre à tâche de s'éviter ; ils se parlaient rarement et quand les repas les réunissaient, ils avaient

celui d'une médaille un peu usée, mais jolii, et d'une douce naïveté primitive, égayé par un regard un peu farouche. Elle songeait, le visage dans ses mains, ses jambes nues effleurées par l'eau très douce, se livrant au songe de son âme en ce calme vespéral, presque religieux. Entre les interstices de ses mains closes, elle contemplait l'eau qui s'enfuyait sous elle infiniment et qui mourait en lui jetant son écume sur les chevilles.

Cette attirance de l'eau semblait la dominer fortement, car elle en détachait rarement sa vue, comme cherchant à deviner, sous la moiré du fleuve, les arcanes mystérieux des végétations aquatiques. Des branches fleuries, arrachées par les perches dans les joncs, suivaient derrière, emportées par le sillage du bateau de bois, et des feuilles vertes et des mousses luisantes comme de l'émeraude. Involontairement, en son intime songerie, elle pensait que toutes ces fleurs feraient un lit très doux et bercé comme un rêve, sous le soir qui tombait.

Un recueillement infini et un apaisement de quiétude descendaient sur le trouble de son cœur, et comme, en se redressant, son regard s'en alla vers les rives d'un pays autrefois connu d'elle, en des années d'enfance lointaine, elle repensa à toute sa vie.

Elle était née sur un bateau de bois pareil à celui-ci, il y avait une vingtaine d'années, et ses premiers regards avaient été pour l'eau mouvante, son grand berceau de toujours. Son père, mariner depuis longtemps, était déjà vieux, et voici qu'une nuit, il mourut, presque subitement, comme usé par l'éternel effort des bras levés sans cesse et abaissés. Un nouveau pilote l'avait remplacé, qui avait consenti à garder la veuve avec l'enfant pour les services qu'elle devait lui rendre. Ce souvenir là aussi était très vieux ; ils étaient morts tous les deux, et depuis elle avait grandi avec les deux fils de cet homme.

L'existence avait été fraternelle et douce, écoulee familiale autour du même pain, au même foyer simple et bon, dans la même maison de bois. Ensemble depuis des années, ils avaient parcouru beaucoup de rivières et traversé beaucoup de pays, unis dans une pensée commune : celle de se venir en aide. Elle les avait considérés comme ses grands frères, et les avait chéris comme tels, naïvement

de troublantes attitudes devant le sourire interrogateur et triste de la jeune fille surprise. Et ce trouble avait jailli en elle, presque aussitôt, remplissant d'une grande inquiétude; elle ne savait plus sur lequel des deux porter son regard, éprouvant aussitôt la crainte d'offenser celui qu'elle éviterait.

Et, maintenant, en suivant les fleurs qui tremblotaient sous ses pieds nus, dans l'eau tiède, elle repensait à ses bonnes joies passées, qui, elles aussi, s'en étaient allées à l'eau, comme de petites fleurs...

II

Le soir descendait, très sombre, sur le bateau de bois, l'enveloppant de sa ténacité épaisse; le courant devenait dangereux, et la brise était si forte qu'il devenait impossible d'avancer.

Les deux marins s'arrêtèrent en même temps, et sondant la berge de leurs longues perches ferrées, ils amarèrent le chaland en un coude du fleuve; ils tirèrent ensemble le gros câble d'un même mouvement et s'aperçurent alors que leurs mains tremblaient.

Ils se regardèrent longuement.

Puis, le plus âgé, celui à l'allure plus décidée, leva son doigt dans la direction de l'arrière où se détachaient la jupe claire et la coiffe blanche, et tous deux restèrent immobiles, figés dans leur affolante rêverie intérieure, effrayés d'avoir eu ensemble la même idée, à la même minute. Le vent très doux agitait la coiffe de l'enfant, là-bas, comme une aile d'oiseau, et longtemps ils restèrent dans le crépuscule profond, muets, à regarder cette aile qui bougeait.

Il leur semblait que c'était l'aile de leur espoir, que toute leur destinée était attachée au mouvement de cette petite coiffe, et que leur vie entière s'en irait si jamais elle s'envolait.

Alors, ils eurent peur. A qui appartenait-elle la petite colombe palpitante de cette tête aimée?

Serait-elle au plus vieux ou au plus jeune? Volterait-elle comme un oiseau de bonheur sur le front de l'homme grave, ou sur le visage encore imberbe de l'adolescent? Le premier songeait qu'il serait préférable qu'elle n'appartint ni à l'un ni à l'autre, qu'elle s'en allât; mais le second sentait bien que c'était irrémédiable, qu'il mourrait de la fuite de cette petite aile blanche.

Et la nuit tombait sur eux, faisant osciller leur pensée et troublant la paix de leur silence; l'ainé enfin, fit un violent effort, et d'une voix qui s'efforçait de rendre calme, il dit en conclusion à leur commune rêverie:

— Il faudrait qu'elle s'en aille!... Oui, je lui dirai de s'en aller!...

Mais son frère ne comprit pas, car il savait bien que cette parole était un mensonge, et que l'autre l'aimait aussi, autant que lui-même.

Ils rentrèrent tous les deux dans la cahute intérieure, où le soir, aux portes, mettait de légers rideaux de ténèbres; et quand la jeune fille arriva, elle les trouva très graves.

Elle aussi était toute sérieuse, et ses yeux restaient obstinément baissés, comme se souvenant du mirage des belles fleurs arrachées sur l'eau; ses pieds nus se posaient tout humides sur les planches de la cale, et la robuste santé qui s'exhalait d'elle-même comme d'une aubépine sauvage, en un parfum de bonne fraîcheur, les intimidait.

La lanterne allumée, comme une petite flamme incertaine dans cette ombre, elle prépara le repas, de ses mains tremblantes; elle n'osait choquer les cruches ni poser les couteaux sur la table de bois blanc, sentant bien que le moindre bruit troublerait en eux-mêmes la chute de leurs pensées.

Ils s'étaient approchés l'un et l'autre chacun d'une des fenêtres béantes posées, et ils regardaient dans la nuit les étoiles du soir qui s'allumaient et les vagues argentées d'un baiser de lune qui mouraient sur les flancs du bateau en clapotis de doux murmures.

Ainsi tournés vers l'extérieur, vers la distraction incertaine des choses du dehors, elle put les contempler vaguement. L'un était brun et grand, fortement découpé, les épaules larges, les mains rudes; mais sa voix était très douce, et quand il parlait, c'était comme pour implorer.

L'autre était plus grêle, plus violent aussi; son visage était d'un blond clair et il avait des yeux bleutés où flottaient des rêves. Elle les aimait si bien l'un et l'autre qu'elle ne savait pas leur trouver de laideur et qu'elle ne leur soupçonnait pas de défaut. Son petit cœur battait violemment sous sa grosse chemise de toile épaisse; des idées qu'elle n'avait jamais, jamais eues tourbillonnaient dans sa tête.

Elle ne savait pas, — non! elle ne savait pas! De sa main levée, elle haussa la lanterne; une lueur douce éclaira toutes les choses et chassa toutes les ombres. Son oreille attentive tâchait de percevoir le très lointain appel des voix extérieures, de toutes les sourdes voix de la nuit qui passaient. Elle écoutait si d'elles ne viendrait pas quelque conseil.

Alors, à un mouvement de la lueur vacillante, des effluves de lumière pâle tombèrent sur les deux hommes accablés et les enveloppèrent en les détaillant: le grand frère était bien, certes, — mais c'était un homme déjà; l'autre était moins robuste, plus délicat, des membres, avec des grâces qu'on ne soupçonnait pas; et puis, ses prunelles bleutées brillaient de rêves si doux!

Celui-là — peut-être...

Quand ils se retournèrent, une soupe chaude refroidissait dans les écuelles de bois, et d'elles, trois minces colonnes de fumée s'envolaient en tourbillonnant, pareilles aux songes incertains qui les hantaient.

Ils s'approchèrent, et ils virent que des larmes tombaient des yeux de Claudine, alors comme de bonnes bêtes inquiètes, ils tremblèrent de deviner la cause de ce chagrin subit.

Enfin, elle parla.

— Pourquoi donc restez-vous muets l'un et l'autre? dit-elle. Pourquoi ne me confiez-vous pas vos peines? ne suis-je plus votre sœur?

Le plus jeune, qui était le plus hardi, répondit:

— Non, Claudine, tu n'es plus notre sœur...

Elle baissa la tête et sanglota.

Un silence s'établit.

Puis l'ainé s'approcha d'elle, et d'une voix entrecoupée, qu'il voulait rendre indifférente:

— Vous choisirez celui de nous que vous préférerez; demain, à la même heure, vous voudrez bien le dire, et notre souffrance à tous sera finie...

III

A l'aube, ils se retrouvèrent tous deux à l'ouvrage.

Le temps était très beau; le ciel n'avait jamais été aussi transparent; de petits nuages roses planaient lentement, et la clarté du soleil était si tiède qu'un bien-être infini planait sur toutes choses; ce temps, comme un baume très-doux, influa sur leurs peines, et ils furent étonnés, en se ressouvenant, de penser à ce qui s'était passé la veille.

Le bateau de bois s'ébranla et se reprit à descendre le courant avec des oscillations régulières; le fleuve était moins impétueux, et parfois il apparaissait au loin comme un lac très uni où les nuages roses du ciel se seraient mirés.

D'instant en instant, des chants de lavandières s'élevaient sur les rives; il y avait sur les ponts des enfants qui riaient vers eux quand ils passaient, et les parfums des berges leur arrivaient comme un message palpable de la bonté de la terre.

C'était une belle journée de joie.

Quand Claudine parut, ils évitèrent de tourner la tête, inquiets vaguement, sachant bien que dans ce moment elle devait faire son choix, persuadés que leur destinée s'agitait en ce petit cœur très simple. Comme elle marchait sur le bord du chaland, ils virent sa svelte silhouette

qui se reflétait dans l'eau et qui s'y prolongeait très distincte. Leurs mains alors battirent très doucement, par crainte de troubler la surface unie leur révélant la gracieuse vision que l'un d'eux peut-être, ne verrait jamais plus...

Elle semblait, par ce mirage, s'identifier à la transparence de l'onde, elle-même devenant une petite fleur que les vagues emportaient et qu'elles berçaient avec d'innombrables tendresses.

Leurs regards la suivirent longuement, égayés de ce subterfuge qui leur permettait de la contempler indirectement.

Elle s'arrêta pour relever ses cheveux que la brise faisait voler et aussi pour donner des grains aux oiseaux qui chantaient dans leur cage d'osier. Ses oiseaux étaient sa principale distraction, un petit peu de printemps qu'elle emportait partout. Elle s'attarda plus que jamais auprès d'eux, croyant comprendre qu'ils lui porteraient bonheur.

Puis, sa silhouette mourut dans un bouillonnement des flots: elle était rentrée dans sa cabane.

Les deux hommes, en silence, élevaient régulièrement leurs grandes pensées, pareilles à de hautes lances de bataille, et ils trouvaient le miroir de l'eau calme du geste de leurs fers. Cela laissait à chaque fois, comme un peu d'écume qui montait aussitôt. Et leurs pensées s'absorbaient fixement sur cette eau fluide et douce qu'ils frappaient de leurs coups.

Le plus jeune se sentait harassé de la manœuvre, mais il n'osait se plaindre, ne voulant pas réclamer l'intervention de l'autre, de celui qui la veille encore lui avait dit:

— Il faudra qu'elle s'en aille; je lui dirai de s'en aller.

Cependant, il ne ressentait pas de haine contre lui, — une grande crainte seulement. Violentement il se redressait, jetait sa perche, l'enfonçait dans le lit du fleuve profond, et puis la



retirait chargée d'herbes. Il dissipa son angoisse à cet exercice forcé, se penchant seulement pour regarder son ombre qui se mourait dans le courant, comme tout à l'heure l'ombre frêle et claire de Claudine...

L'autre revoyait sa vie passée au miroir de son souvenir. Son enfance, avec son père, sur un autre chaland lui revint à la mémoire. Peu à peu, le visage de son jeune frère reparut en lui-même tel qu'il fut, lorsqu'enfant il le protégeait. Il se souvint de toutes les tendresses qu'il avait eues pour ce jeune garçon, de toutes les peines qu'il lui avait évitées toujours, de l'aide qu'il lui avait toujours offerte, des soins maternels dont sa main l'avait choyé, et des sacrifices qu'il lui avait valu. Maintenant, le combat dernier allait se livrer, et toute sa souffrance d'isolé, d'homme exilé sur les flots, sur un monceau de bois, comme un inconnu des autres hommes, l'étreignit. La simplicité de son cœur rude avait rêvé d'une compagne très bonne; il avait caressé longtemps l'espoir de cette union; n'y songeait-il pas encore la veille, — à l'instant même?...

A ce moment, le chaland passait dans une ville. Le soleil riait dans les mille nuances des coques peintes! la vie bruyante, animée, tour-

mentée, mystérieuse des cités s'épanouissait comme un grand tumulte. Il y avait des femmes en bonnet blanc sur le port, et dans son âme il se souvint d'un petit bonnet pareil aux leurs...

IV

Le bateau de bois, dans la nuit tombante, louchait plus lentement, entre les rives agrestes où ne subsistait nul souvenir de la ville entrevue comme un songe. Claudine, dans la cabane, venait d'allumer la lanterne, et la petite lueur scintilla comme un ver-luisant dans l'ombre. Elle la contempla, elle vit qu'elle tremblait comme elle-même; alors, elle se pencha vers l'eau pour l'interroger: l'eau tremblait aussi. Rien n'était donc certain! Mon Dieu! qu'allait-elle dire? qu'allait-elle faire!

Elle s'assit, et comme elle n'entendit plus le vent, elle comprit que le chaland s'était arrêté.

Qu'allait-elle dire à ces hommes dont elle était la vie?

Le plus jeune entra. Il était très pâle, dans sa vareuse, sous son béret. Il vit s'asseoir près de la table, et son regard aussi se pencha vers la petite flamme qui tremblait.

Ils attendirent ainsi de longues heures, bien au delà de ce qui avait été convenu.

Le grand marinier ne vint pas.

Alors, seulement, ils comprirent quel sacrifice il leur faisait, et ils s'approchèrent l'un de l'autre; mais ils n'osaient pas s'embrasser, comme s'ils n'eussent pas été certains que leur bonheur fût vrai...

Edmond PILON.

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

Devant une couveuse artificielle:
— Quel siècle étonnant que le nôtre! C'est avec la chaleur du coke qu'on couve maintenant les œufs de poule!...

D'un juge d'instruction.
— Quand on est innocent, on n'a qu'à le prouver!...

Le bébé se fourre souvent le doigt dans la bouche, le gamin dans le nez, l'homme dans l'œil!...

Ce n'est pas la place qui élève l'homme, c'est l'homme qui élève la place.

Les Anglais commencent toujours leurs colonies par une banque, les Espagnols par une église et les Français par un café-concert.

La soumission est la parure de la jeune fille.

LES YEUX GREFFÉS

Le dernier jour de l'année, Jean promenait sa flânerie au long des boulevards encombrés par une foule compacte. Ses yeux erraient amusés parmi la bigarrure des toilettes, des chapeaux de femmes quand, tout à coup, une main se posa sur son épaule et une voix familière lui dit:

— Comment vas-tu?...

Jean se retourna:

— Tiens, Paul! d'où sors-tu?...

Le visage souriant, les amis se serrèrent la main.

— J'arrive de la campagne, tout bêtement... Et toi, qu'as-tu à errer ainsi seul, comme une âme en peine, au milieu de l'animation des gens joyeux?...

— Moi?... mais je ne sens guère le poids de la solitude, je t'assure! J'adore ainsi aller

— Mais ton grand nom? fit un promeneur en tapotant les joues de la pauvre abandonnée.

La petite fille regarda d'un air étonné la personne qui venait de lui adresser cette question, elle ne comprenait pas... son grand nom!

— Oui, tu as bien un autre nom?... Comment s'appelle ta mère?

— Maman, donc?

— Mais elle a un autre nom ta maman!...

— Non... Maman...

II

Les Tortures du Souvenir

Josette!

Ce nom avait frappé éperdument une des nombreuses personnes attroupées autour de l'enfant, une dame d'un certain âge, des dernières arrivées, et qui était accompagnée d'un monsieur qui lui ressemblait étonnamment: le frère et la sœur sans doute.

Josette!

Alors, l'inconnue regarda plus attentivement l'enfant, la dévisagea; les yeux de la mignonne, surtout, la frappèrent.

— Josette! — murmura-t-elle, — Oh! non, je ne me trompe pas, ce sont bien ses yeux.

Puis, tout à coup, se retournant vers celui qui l'accompagnait et qui, effectivement était son frère, elle lui dit à voix basse:

— Charles, regarde donc cette enfant... As-tu entendu son nom?... Josette!... Ah! mon Dieu, si c'était la fille de ce malheureux!

Et ce disant, elle écarta les personnes qui la séparaient de la petite abandonnée afin de s'en approcher.

Le frère de cette dame, ce monsieur, qui, avec ses lèvres et son menton rasés, la boutonnière décorée du ruban de la Légion d'honneur, avait l'air d'un ancien magistrat, s'approcha à son tour.

En entendant les paroles que sa sœur venait

FEUILLETON

L'Enfant du Trocadéro

PAR
M. JUNGER

Un peu affolée, elle allait, vite, presque courant, traversait les rangs des promeneurs, les regardait curieusement, se retournait sur ses pas, puis reprenait sa course.

Quelques personnes la regardèrent, essayant de comprendre ce qu'elle pouvait ainsi chercher.

— Que cherche-t-elle? se demandait-on.

— Je ne sais pas...

— Est-elle mignonne?...

— Pauvre chérie, elle est peut-être égarée...

La petite n'entendait rien de tout cela; elle marchait, marchait sans cesse. Elle arriva ainsi au pont d'Iéna qu'elle traversa presque soulevée de terre par le flot humain...

Le pont passé elle se trouva dans les jardins du Trocadéro au milieu d'une foule encore plus compacte, attirée par ces expositions si intéressantes et si pittoresques des Colonies, de l'Algérie, et augmentée sans cesse de tous les nombreux visiteurs entraînés par les portes du Palais.

Une fois dans le jardin la mignonne s'arrêta un peu lasse. Son petit cœur était bien gros; elle aurait bien pleuré, mais pleurer, ce n'était pas retrouver sa maman.

Elle continua de chercher, mais cette fois, une peur l'avait prise.

Tout en marchant ou en courant, elle appelait faiblement « Maman! maman! » d'une voix frêle et étouffée.

Pendant deux heures elle chercha ainsi, puis, elle s'arrêta subitement découragée...

Elle s'effraya de son isolement, et ses larmes, trop longtemps contenues, s'échappèrent en abondance... elle sanglota éperdument, s'affaissant sur une des pelouses du jardin en regardant autour d'elle anxieusement.

Quelques personnes alors, que cette douleur d'enfant émut et intrigua, s'approchèrent. Une dame âgée vint à elle.

— Qu'avez-vous ma mignonne? pourquoi pleurez-vous?

Alors en entendant cette question, et comprenant qu'on s'occupait d'elle, l'enfant sanglota plus fort encore. Et faiblement au milieu de ses larmes elle appelait: « Maman! maman! »

A ce cri, on comprit tout de suite ce qui se passait...

L'enfant était égarée... elle appelait sa maman qui, elle, sans doute, plus loin peut-être, et sanglotant aussi, l'appelait désespérément.

— Où est-elle, ta maman?... — questionna la vieille dame.

— ... Sais-pas... répondit la petite fille.

— Tu les a perdus.

— Qui ça?

— Ton papa, ta maman.

— J'ai pas... de papa...

— Alors ta maman?

— Oui... sais-pas... elle est plus là!...

— Où étais-tu quand tu l'as perdue?

— Là-bas, là-bas?

Et l'enfant désignait un point quelconque de l'horizon.

— Où ça, là-bas?

NOS MÉDECINS

l'aventure, sans but; mais aujourd'hui, je dois avouer pourtant que j'en ai un...

— Peut-on savoir?
— Oh! oui, il n'y a pas d'indiscrétion... Je suis à la recherche du jouet 1900, du jouet sensationnel: « la poupée féministe... »

— Ah bah!...
— Mais d'où arrives-tu donc?... tu as des étonnements de provincial fraîchement débarqué...

— Je te l'ai dit, je viens d'une campagne perdue au fond des bois, où nul journal ne pénétrait, — heureusement! — et je suis d'esprit fruste comme un vrai sauvage...

— Mais, en revanche, tu as une zaine superbe, et, Dieu me pardonne! il me semble que ta chair embaume d'un parfum de grand air pur et des premières violettes tapies près des mousses à l'abri des gelées...

— Oui, je me porte très bien..., mais cela ne te dérange pas que, je continue ma promenade avec toi?

— Comment donc, mais au contraire! tu m'aideras à découvrir cette fameuse poupée... vêtue d'une culotte courte bouffante et d'un chapeau haut de forme...

— Volontiers, mais si c'est là toute son originalité, je ne vois pas ce qui te passionne en elle, à moins que tu ne veuilles l'acheter pour l'offrir à ta bonne amie.

— Non j'ai envie de la poupée pour moi-même, car l'inventeur lui a garni l'estomac d'un ingénieux phonographe et, en tournant une manivelle, la poupée se met à crier d'une voix saugrenue: « A bas les hommes!... »

— Vraiment les Parisiens ont toujours de l'esprit... et j'achèterai, pour mon compte, deux poupées féministes. Et les amis rieurs, contents de s'être retrouvés, s'engagèrent au milieu de la foule serrée, pressant les petites barriques échelonnées au long des boulevards.

— Maintenant que je t'ai fait part de mon état d'âme par cette brumeuse journée de décembre mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf voudrais-tu me dire pourquoi tu es resté si longtemps à la campagne cette année? Tout le monde est rentré depuis longtemps et il n'y a plus guère par les champs que les naturels du pays...

— Ah! vraiment, c'est toute une histoire; mais comme on est très mal pour contourner ainsi, dans la rue, bousculé de tous côtés, veux-tu accepter un bock? Et, dans un café, réfugiés dans un coin tranquille, je te narrerai l'aventure...

— J'accepte volontiers..., je suis toujours curieux...

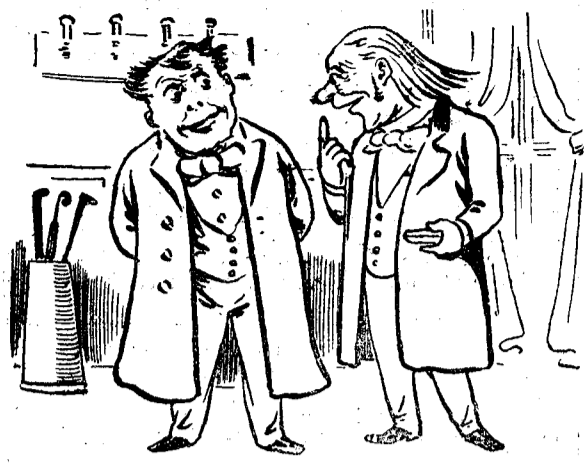
Installés devant deux chopes de bière de Munich, les amis se mirent à leur aise tout de suite. Jean alluma un fin londrès et en tendant un à Paul qu'il connaissait pour un enragé fumeur :

— Je parie que je devine, dit-il, souriant, les yeux malicieux. Quoique je t'aie perdu de vue depuis quelques mois, je n'imagine pas que tu sois devenu, pendant ce temps, d'une sagesse d'anachorète; donc, sans être grand clerc en psychologie, je déclare de prime abord, que c'est pour les beaux yeux d'une femme que tu as délaissé si longtemps Paris, ingrat!

Paul tira une bouffée de cigare, prit un plaisir malin à faire voltiger des nuages de fumée parfumée autour de lui, puis il répondit :

— Eh bien! oui, mon cher, si je me suis oublié si longtemps à la campagne, c'est à cause d'une paire d'yeux... des yeux extraordinaires...

— Ah! je me doutais bien que tu n'avais pas changé! s'écria Jean triomphant.



— Une douche froide à notre malade? Mais vous allez le faire claquer.
— Parfaitement, mais, au moins, nous saurons de quoi il est mort.



— Je vous confie ma clientèle pendant mon absence. Ne me faites pas la blague de la guérir, surtout, mon cher confrère.



— Oh! c'est un excellent médecin! il m'a sauvé...
— Ah! ah! et de qui la maladie?
— D'un omnibus qui m'arrivait dessus.



— Ça me fait souffrir surtout quand je respire...
— Je vois ce qu'il vous faut... Ne respirez pas!

— Attends... tu l'emballas trop vite, il n'est pas question des beaux yeux d'une femme..., mais...

— De ceux d'un homme, peut-être?... goguenarda Jean.

— Tu l'as dit!...

Jean, interloqué, regarda Paul de travers.

— Tu te payes ma tête?...

— Pas le moins du monde! répondit posément Paul.

Et il continuait à tirer de lentes bouffées de l'odorant cigare, très amusé de la mine ahurie de son ami. Il avala son bock, en commanda un autre, puis :

— Mais c'est toute une histoire... veux-tu écouter? tu jugeras après...

— Je suis tout oreilles.

— Je quittai Paris vers la fin de juin, commença Paul, bien résolu à aller m'enterrer pendant quelque temps dans un coin absolument perdu où j'eusse le loisir de me reposer et de penser un peu, ce que l'on ne peut guère faire à Paris, au milieu de l'existence effrénée que l'on y mène... Je trouvai ce coin perdu à B... J'occupais une maison isolée à l'orée du bois, tapissée de lierre et de roses sauvages et bruissant des chants d'oiseaux; un vrai nid pour rêver, pour se débarbouiller, dans un bain d'azur et de fraîcheur, l'esprit et l'âme, des choses mauvaises amassées en la fièvre parisienne...

— La maison se divisait en deux corps de logis; et j'eus d'abord quelque crainte d'un voisin venant

troubler par son importunité, le calme où je voulais vivre. J'avais bien un voisin, et je me rassurai vite, car il était aussi tranquille que moi. J'habitais la maison depuis un grand mois déjà que je n'avais pas encore aperçu M. Hippolyte Renaudet...

— Et tu ne t'ennuyais pas à mourir?...

— Pas du tout...

— Seul, sans ami?... c'est dur à croire...

— J'avais des livres, les meilleurs amis que l'on peut avoir, car seuls ils ne se trompent pas...

— Hum! c'est à discuter... Enfin, passons!...

— Donc, j'ignorais mon voisin, quand un matin nous fumes brusquement mis en relations, et de la façon la plus inattendue et la plus follement originale que l'imagination en délire d'un vaudevilliste puisse rêver!...

— Je suis suspendu à tes lèvres...

— Ma bonne...

— Ah! tu avais une bonne?... tu n'étais donc pas seul, tel un ermite, égaré au fond des bois?...

— Aurais-tu voulu que je lavasse les assiettes par hasard?... j'avais une bonne, mais laide et déjà d'un certain âge...

— Une fleur d'automne, mais encore avec quelque saveur en son arrière-saison?...

Paul leva les épaules!

— Je ne dis plus rien, si tu m'interromps ainsi... ma bonne était laide, très laide!... j'insiste!...

— Je te crois... et je te rends toute mon attention.

— Donc, un matin, ma bonne s'en revenait tranquillement du village à chercher des provisions, quand, tout à coup, comme elle allait pénétrer dans la maison, elle se trouva face à face avec le voisin.

La cuisinière portait au bras un panier, d'où débordaient des choux énormes; et, à la vue de ces choux, M. Hippolyte Renaudet avait bondi, s'était goulument jeté sur eux et les déchirait à belles dents... Ma bonne le croyait fou et ne parvenant pas à s'en débarrasser, poussait des cris effroyables: j'accourus.

« Le voisin releva subitement la tête, cessa son carnage, et ma bonne et moi nous partîmes d'un joyeux éclat de rire, d'un de ces rires irrésistibles que rien ne peut maîtriser. M. Hippolyte Renaudet, debout devant nous, nous regardait avec de petits yeux vifs, des yeux rouges, sans cils, bref! des yeux de lapin... et c'était si comique, si inattendu ces yeux de lapin dans une face d'homme que cela avait provoqué notre hilarité.

« A la fin, j'essayai de m'excuser. M. Hippolyte Renaudet m'arrêta dès les premiers mots, très aimable et gai, alors que je m'attendais à un misanthrope aigri.

« J'invitai M. Hippolyte Renaudet à entrer chez moi, il accepta l'invitation et me raconta son histoire!

— Ma vie n'a rien eu de particulier jusqu'au jour où je fus atteint brusquement d'une maladie d'yeux mystérieuse, à laquelle les plus grands oculistes ne comprirent rien. Menacé de perdre la vue, en désespoir de cause, je m'en fus un jour consulter une espèce de sorcier qui avait, disait-on, un secret pour guérir... Il m'examina et me promit de me sauver si je consentais à me faire greffer des yeux de lapin... Je crus à une plaisanterie, puis, finalement, j'acceptai... l'opération réussit très bien, je conservai la vue... seulement, je fus voué à un inconvénient quelque peu ennuyeux... je ne puis voir des feuilles de choux sans — tel un lapin, — éprouver le désir violent, irrésistible de m'y jeter dessus...

Jean partit d'un rire inextinguible.

— Ah! celle-là est bien trouvée!... Et moi qui t'écoutais le plus sérieusement du monde!...

— Mais je t'assure que mon histoire est vraie, protesta Paul. Le poète n'a-t-il pas dit: « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable? » Eh bien, c'est le cas...

— Et tu as vécu pendant six mois à la campagne avec ton voisin aux yeux de lapin greffés?...

— Oui! c'était non seulement un esprit des plus cultivés, mais encore un cœur d'une rare délicatesse.

— Et il ne souffrait pas de sa situation plutôt bizarre?...

— Il la bénissait, au contraire, car elle l'avait empêché d'être un mari de Molière... Il était fiancé; il allait se marier, quand la jeune fille rompit... Elle épousa depuis un pianiste qu'elle laissa au bout de quelque temps pour filer le parfait amour avec un ténor...

— Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes!... appuya sentencieusement Jean.

— Certes oui! et mon nouvel ami serait parfaitement heureux s'il n'avait l'infirmière d'aimer les choux et la verdure avec un peu trop d'empressement.

— Nul n'est parfait!... soupira Jean.

Et les deux amis s'oublèrent dans une discussion philosophique, tandis qu'au dehors, la foule se pressait, affairée et joyeuse.

A. FABRÈQUE.

de prononcer, son visage s'était troublé et couvert d'une pâleur subite qu'avait fait naître la douleur d'un souvenir subitement évoqué, douleur tout intime et qui le torturait.

Cependant, il essaya de réagir et vint retrouver sa sœur qui, déjà, avec une bonté toute maternelle, interrogeait l'enfant.

— C'est bien Josette que tu as dit?

— Oui... Josette... — répondit l'enfant en la regardant dans l'étonnement de ses grands yeux clairs.

— Et ta maman, comment elle s'appelle?...

Ce n'est pas Mme Chabert?

— Oui... Chabert... — répondit la pauvre petite.

En voyant cette dame âgée ainsi questionner la petite fille, ceux qui faisaient le cercle pensèrent :

— C'est une dame qui la connaît ou qui, du moins, connaît ses parents.

Et la sœur de l'ancien magistrat continua son interrogatoire.

— Vous habitez donc Paris?

— Oui.

— Où demeurez-vous?

— Là bas.

— Où... Quelle rue?

L'enfant regarda son interlocutrice avec des grands yeux encore mouillés de larmes, et sembla chercher dans sa petite tête une réponse à la question de cette dame, mais elle ne trouva pas.

— Tu ne sais pas?

— Non... sais pas.

— Tu es venue à l'Exposition avec ta maman?

— Oui.

— Où t'a-t-elle laissée?

— Là bas...

La mignonne fit un geste vague, elle ne savait pas s'expliquer; elle était perdue dans cet endroit mouvementé au milieu de cette foule, de tout ce bruit, qui lui semblait vertigineux.

— Est-ce elle qui t'a quittée ou l'as-tu perdue?

— Sais... pas.

La pauvre petite ne savait rien.

Alors, le vieux monsieur, très ému par cette scène, prit doucement l'enfant par la main.

— Viens, ma chérie, — lui dit-il avec un accent paternel, — nous allons la retrouver.

La dame, elle aussi, prit la main de l'enfant et tous trois se dirigèrent à travers les curieux pressés, cherchant à apercevoir un gardien.

La foule, émue, s'écartait pour les laisser passer. Le sort d'une petite enfant abandonnée, perdue, apitoye toujours le cœur humain; on éprouve une angoisse, une gêne, et, lorsque, comme dans ce cas, le bonheur veut que l'enfant soit rencontrée par des voisins ou des gens qui connaissent sa famille, ceux qui ont assisté à la désolation du petit être, éprouvent tout de suite une grande joie. Ce fut ce qui arriva.

Et puis les deux personnes qui avaient reconnu Josette, inspiraient confiance. Ce monsieur décoré, cette dame d'un certain âge et bien mise étaient d'abord sympathiques et la foule désangoissée les suivit du regard.

Le frère et la sœur ne parlaient point; tout en marchant vers un gardien qui se trouvait non loin d'eux, ils étaient, chacun, en proie à leurs douloureuses réflexions.

— Pardon — fit l'ancien magistrat, en s'adressant au gardien, — ne pourriez-vous pas m'indiquer le poste de police?

— Pour quel motif?

— Voici une pauvre enfant qui s'est égarée; heureusement ma sœur et moi l'avons reconnue à son nom.

— Vous connaissez sa famille?

— Oui; sa mère, qui était au Trocadéro avec elle, l'aura sans doute perdue dans une cohue. La malheureuse doit rechercher sa fille et sa douleur est sans doute profonde. Il faudrait essayer de savoir si elle a fait sa déclaration dans un des

postes de police de l'Exposition, afin de la rassurer au plus tôt et de lui rendre sa fille.

— En effet, monsieur. Mais, d'autre part, si vous connaissez sa famille, vous devez connaître son adresse.

— Je ne la connais pas.

— Dans ce cas, c'est différent. Veuillez me suivre.

Et le gardien conduisit le frère et la sœur ainsi que la pauvre petite Josette au poste de police du Trocadéro.

Là, aussitôt, on fit des recherches; les postes étant reliés entre eux par le téléphone, on demanda partout si, dans le courant de la journée, on était venu faire une réclamation d'enfant. Nulle part pareille démarche n'avait été faite.

La mignonne ne comprenait pas ce qui se passait, mais on aurait dit qu'elle sentait qu'un malheur planait sur elle.

Elle pleurait, non pas à chaudes larmes, mais en silence.

La douleur de cette enfant émouvait tous ceux qui en étaient témoins.

— Alors, — demanda l'ancien magistrat au secrétaire du commissaire, — qu'allons-nous faire?

— Une enquête, monsieur, afin d'essayer de retrouver la mère de cette enfant.

— Et si par malheur on ne la retrouvait pas, — fit d'une voix tremblante le magistrat à qui il en coûtait beaucoup de laisser la mignonne abandonnée.

— Elle serait placée à l'Assistance publique, — répondit le secrétaire du commissaire.

— Oh! la pauvre chérie, — s'écria la vieille dame, — à l'Assistance publique.

Elle avait prononcé cette phrase avec une nuance d'horreur dans la voix. En même temps; dans un beau geste de femme, elle prit la pauvre petite créature dans ses bras, couvrant son front de baisers maternels.

A la pensée de voir cette frêle petite entrer à l'Assistance publique, asile des délaissés et des malheureux, des larmes perlèrent au bord de ses paupières; elle eut un serrement de cœur profond.

Son frère, aussi, se sentit ému, profondément dans les sources les plus vives de tout son être.

Il ne pleurait pas, mais son visage disait assez éloquentement quelle anguille le ressentait, quelle troublante émotion lui étréignait l'âme. Son regard était baissé vers la terre.

A ce moment, il leva les yeux et regarda sa sœur.

Il vit quelle maternelle et touchante pitié se peignait dans ses yeux; il comprit quelle secrète et ardente prière elle lui adressait.

Le frère et la sœur s'étaient compris. Un instant, elle avait eu peur qu'il n'y consentit pas, mais maintenant, elle était rassurée, elle espérait...

Alors, à genoux près de la petite Josette, elle la prit par la main, l'envoya vers son frère en suppliant :

— Oh!... Charles!... si tu voulais...

Le magistrat, lui aussi les larmes aux yeux, accueillit l'enfant qui ne comprenait pas, mais qui sentait déjà dans quelle atmosphère de tendresse elle se trouvait, et, la soulevant jusqu'à lui, il déposa un baiser sur son front en murmurant :

— Non, tu n'iras pas aux Enfants trouvés!... Alors, et lorsqu'il fut complètement maître de lui, il se tourna vers le secrétaire du commissaire et lui dit :

— Voulez-vous me permettre de vous adresser une question, monsieur?

— Très volontiers.

(A suivre.)

A LA CAMPAGNE

Travaux agricoles du mois

On sème ou on plante dans ce mois.

Arroche.
Carottes hâtives.
Céleris à couper.
Cerfeuil.
Champignon (blanc de).
Chicorée fine d'été, — de Meaux, — scarole, — sauvage.
Chou de Vaugirard, — de Bruxelles, — à grosse côte.
Choux-raves, — navets, rutabagas.
Chou-fleur demi-dur et dur, — noir de Sicile.
Choux brocolis.
Cresson alénois.

Epinards d'Angleterre.
Fraisiers (graines).
Haricots hâtifs (en vert).
Laitues pommées, — romaine, à couper, vivace.
Moutarde (salade).
Navets.
Panais.
Persil.
Poiree (blonde), — à carde.
Pois (en vert).
Pouppier.
Radis.
Raiponce.
Raves.

Engrais et amendements. — Vider souvent les étables et écuries. Conduire les fumiers sur les terres qui ont donné une première récolte et sur celles destinées aux colzas, choux, navets, rutabagas et betteraves repiquées. Enfouir les récoltes semées pour servir de fumure verte. Arrosage fréquent des tas de fumier de compost.

Labourage, binage, sarclage. — Donner une seconde façon aux jachères. Continuer les binages et les sarclages.

Semis. — Semez navets et raves, sainfoin et sarrasin, ces derniers pour enfouir en vert.

Arrachage, fanage, moisson. — Faucher les prés, la spergule et le trèfle incarnat, arracher les lins, la navette et les colzas qui sont mûrs. Dans quelques localités, on commence à moissonner les orges et les seigles.

Assainissement, dessèchement. — Curage des fossés et étangs. Dessèchement des terrains marécageux.

Vigne. — On épampré la vigne avant la floraison, mais il faut faire ce travail avec la plus grande précaution.

Arbres forestiers. — Beaucoup de pépiniéristes repiquent dès la fin de ce mois les plants d'arbres verts de l'année.

Verger. — On épampré l'ébourgeonnement, le pincement et le palissage des arbres fruitiers en espalier.

Potager. — La pleine terre réclame des soins de tous les instants; il faut sarcler, ratisser et labourer les planches, à mesure qu'elles se vidant, pour replanter aussitôt une nouvelle saison, soit de laitues, romaines, carottes, etc.,

soit pour mettre en place les cardons, les céleris, les choux-fleurs, etc.

Les arrosements prennent une partie du temps du jardinier; on doit se rappeler que pour avoir de bons et beaux légumes il ne faut pas être avare d'arrosage.

On récolte les graines de cerfeuil, choux, cresson alénois et mâche.

Oiseaux de basse-cour et Lapins. — Les poulets sont bons maintenant pour la vente ou l'engraissement. Ceux que l'on destine à l'engraissement doivent être placés dans un endroit sombre, et on leur donne du sarrasin cuit dans l'eau et des soupes de farine d'avoine. L'engraissement doit être complet en six ou huit semaines.

Vers le 15 du mois, les dindonneaux poussent le vert et exigent beaucoup de soins et une bonne alimentation. Les préserver surtout de l'humidité.

Les jeunes oies et les jeunes canards sont prêts maintenant pour la consommation; continuer à maintenir le duvet des vieillies oies.

Vente des jeunes pigeons.

faces. Au contraire, dans un jardin ou dans une pépinière d'étendue moyenne on peut, avec des soins, en venir à bout.

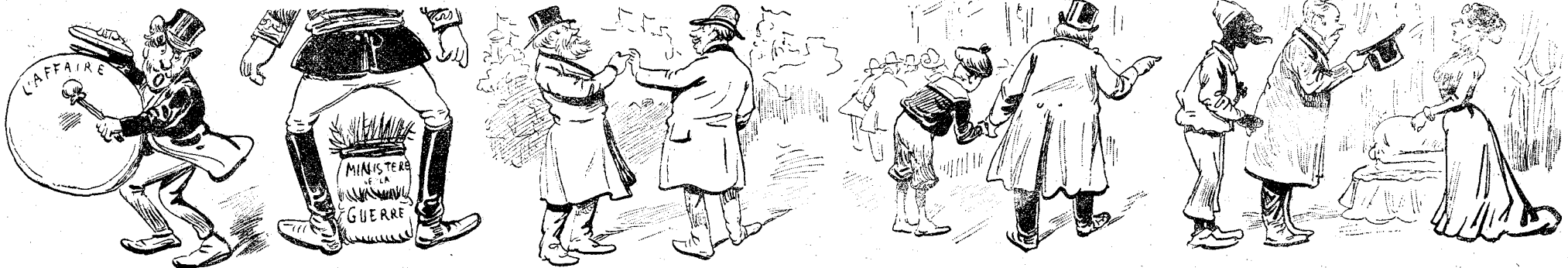
Si l'on dispose, de place en place, des tas d'herbe fraîchement arrachée, et si l'on retourne ces tas quelques jours après, lorsque l'herbe a déjà subi un commencement de décomposition, on trouvera certainement en dessous, surtout aux heures chaudes de la journée, un nombre assez considérable de courtilières. Il faut agir vivement pour récolter toutes celles qui se sont réfugiées sous ces abris. On les saisit rapidement à la main, avant qu'elles n'aient pu s'enfoncer avant en terre, et, soit à la main, soit à l'aide d'une sarclette, on détache celles qui se trouvent dans le sol, à quelques centimètres de profondeur. On les jette toutes dans un seau d'eau, sur lequel on aura pu verser une légère couche d'huile, et on replace les tas d'herbes.

On peut encore, dans les planches de salade, par exemple, utiliser comme pièges des pots à fleurs vides, qu'on enterre simplement de manière que le bord se trouve à quelques centimètres au-dessous du niveau du sol. On place ces pots à fleurs exactement dans une des lignes de légumes. Les taupes-grillons, qui creusent leurs galeries souterraines très souvent suivant ces lignes, tombent dans les pots et ne peuvent en sortir. On les recueille et les détruit chaque matin. Inutile de recommander de boucher soigneusement le trou inférieur des pots.

Pour se débarrasser des Courtilières

Se débarrasser des courtilières n'est pas chose facile lorsqu'on doit opérer sur de grandes sur-

La Semaine Amusante, par Henriot



Avec une voix de stentor : — N'en parlons plus!... n'en parlons plus!!!
Je comprends qu'ils s'en aillent... mais sapsistil! comment en trouve-t-on toujours de disposés à venir s'asseoir?
— Vous comprenez que si Dreyfus... — Monsieur... je trouve le pont Alexandre magnifique et le trottoir roulant très rigolo!
A l'Exposition : — Papa... je n'en puis plus... je ne peux plus marcher! — Tant mieux... si toutes ces merveilles ne t'entrent pas dans la tête, elles t'entreront dans les pieds.
— Qu'est-ce que c'est que ce particulier? — Tu trouves les Cinghalais si jolis!... je t'en ai invité un à dîner!

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

BROQUET POMPES
Paris 121, r. Oberkampf Paris 1880 psm Catalogue

L'Art de Gagner de l'Argent à la Bourse ENVOI GRATIS. Gaillard, 5, Rue Feydeau, Paris.

POITRINE DEESSE PILULES ORIENTALES
Développement, Beauté, Fermeté du Buste en deux mois par les Bienfaisantes de la Santé. Réputation Universelle.
Flacon avec Notice : France, 5^{fr} 35^{cs}. J. RATIE, (Ph^o de 1^{re} Cl.), 5, Pass^o Verdeau (faubourg Montmartre) Paris, et Ph^o Strasbourg 6^{fr} 35. Dépôts : Bruxelles : Ph^o Saint-Michel; Genève : P. Doy & F. CARTIER; Buenos-Aires : C. PERREL, calle Guyo, 645-647.

ON MAIGRIT en quelques semaines; la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! Jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE** de **D'HOWLAND**, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON, Pharmacia, 10, RUE St-LAZARE, PARIS.**

A VENDRE
Dans d'excellentes conditions, état de neuf
UN COMPTEUR A GAZ DE 30 BECS
Cinq lampes à récupération avec tous leurs accessoires
S'adresser à M. BOHNER, 6, rue Duguay-Trouin, PARIS

ACCORDEONS
BEAUX et SOLIDES
appris en quelques jours avec nouvelle méthode.
VIOLONS, PISTONS, MANDOLINES, et GUITARES.
Demandez les Catalogues illustrés gratis.
AUBERT - 8 - Rue des Carmes, Paris

RUBINAT-LLORACH MARQUE DE GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ECUSSON ROUGE
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Vierge FARRIER
YEUX ET PAUPIÈRES
Guérit sur le coup-tour de l'œil la Stéarose! Déjà dans toutes les Pharmacies.

Bovez tous du **CAFÉ BARLERIN**
HYGIÉNIQUE DE SANTÉ
Contre Maladies de l'estomac Mauvaises digestions, Maladies nerveuses, etc. — SE VEND PARTOUT.
En gros, à **TARARE (Rhône)**, M. R. BARLERIN, envoi franco une boîte contre 1 fr. 25.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2^{fr} 30 le Pot franco Ph^o Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

AG^o des CYCLES GLADIATOR
6 bis, Rue de Châteaudun, PARIS. — FONTAINE & C^o des VÉRITABLES
VENTE à **CREDIT GLADIATOR**
d'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES toutes marques SANS MAJORATION DE PRIX. — Catalogue Gratuit Franco.

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS ACÉTYLENE Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Gratifs.
DEROY Fils Aîné Manuel de Renseign^{ts} pratiques et Tarif de Gazogènes Gratifs.
CONSTRUCTEUR, Paris
En écrivant signaler ce Journal.

SIROP ET PÂTE BERTHÉ
RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.
SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 60. FUMOUCHE, 78, Faub^o St-Denis, Paris.

SAGE-FEMME 1^{re} classe prend pens^{es}, place enf. Discretion. Massage médical. Consultat. 1 à 4 h. Prix mod. M^{me} Réfrégier, 78, Faub^o St-Denis, Paris. Correspond.

DEUX TIRAGES POUR UN franc
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages

LOTERIE DES ENFANTS TUBERCULEUX
Autorisée par arrêté ministériel du 10 Janvier 1900
3 GROS LOTS
250.000^{fr}
100.000^{fr} — 50.000^{fr}
1 lot de 20.000^{fr} | 1 lot de 10.000^{fr} | 15 lots de 5.000^{fr}
30 lots de 1.000 | 30 lots de 500 | 1500 lots de 100
1580 lots répartis en 2 tirages pour 700.000 fr.
Tous les lots payables en argent.

AVIS
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages

1^{er} TIRAGE
10 JUILLET 1900
1 Gros Lot de 100.000 Francs
1 lot de 20.000^{fr} — 3 de 5.000^{fr} — 10 de 1.000^{fr}
510 lots de 100^{fr} — 500^{fr}.

Le Billet : **UN fr.** — On trouve des billets dans toute la France, chez les princip^{ls} débit. de tabac, libraires, etc.
Pour recevoir à domicile, s'adresser au **SIÈGE du COMITÉ**, 35, r. Miromesnil, Paris, en joignant à la dem. m^{me} de 0^{fr} 10 cent. des billets et une enveloppe affranc. portant adresse pr retour.

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION
sans vous être muni de l'

ABC DE L'EXPOSITION DE 1900

UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE

PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS

PRIX : 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — PRIX : 50 CENTIMES

FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à **M. VERMOT**, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

PRETS ou **ACHATS**, Avances de Suite sur Maisons, sur SUCCESSIONS sans le concours des autres héritiers; sur **NUES-PROPRIÉTÉS** (Titres dont une autre personne jouit) sans informer cette personne du prêt ou de l'achat et sans besoin des titres. Discretion. **Credit Français**, 2, Rue Chauv^o d'Antin Paris. Maison de Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêts.

CORS Guérison immédiate, radicale, par l'**ANTICOR VÉTÉR**. Cette colle calmante est bien supérieure à tous les autres liquides.
Envoi franco contre UN franc.
J. JACQUET, 1, r. Vanousoy, LYON

PAPIER FAYARDETBLAYN
GUÉRIT l'IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHUMES, NEURITIS, LUMBAGOS, HÉMIPLÉGIES, ÉPIÉPIE excels. contre **CORS, GRIS-DE-PERDRIX**. — 1 fr. t. Pharmacies

ANEMIE, CHLOROSE, FAIBLESSE
Ferrugineux le plus assimilable
DRAGÉES GELIS-CONTE
Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

Nouveau Témoignage

La presse scientifique du monde entier a relaté à maintes reprises la découverte, par le professeur Busch, des propriétés si remarquables du chlorhydrate de pilocarpine sur la repousse des cheveux et les merveilleux résultats obtenus avec la sève capillaire qui porte son nom. A ceux qui douteraient encore, nous dédions, entre mille autres, la lettre suivante :

« Paris, 19 février 1900.

« Monsieur, Dans ma famille, la calvitie est héréditaire. De très bonne heure ma mère ne pouvait plus se coiffer, et mon père était chauve à 37 ans.

« Je m'attendais au même sort. Dès 16 ans, mes cheveux, qui n'avaient jamais été bien abondants, dévastés par les pellicules, tombaient à flots. Par surcroît de malheur, il me vint au cuir chevelu une maladie qui me faisait sur la tête de grandes plaques dénudées.

« Pendant plusieurs années j'essayai sans résultat tous les remèdes possibles, le mal continuait ses ravages. L'été dernier, étant à la campagne chez moi à Salvétat, j'entendis parler d'une personne d'un ham-au-voisin, qui, complètement chauve à cinquante-trois ans, avait fait repousser ses cheveux avec une eau qu'elle avait fait venir de Paris.

« J'allai la voir. Très obligeamment elle me dit que cette Eau était une nouvelle découverte d'un savant de Paris. « Je l'ai fait employer, me dit-elle, à un de mes neveux et à un de ses amis qui étaient presque aussi chauves que moi, et ils ont maintenant, comme moi, une jolie chevelure.

« Vous n'aurez qu'à écrire au professeur Busch, rue des Bons-Enfants, n° 10, en lui exposant bien la cause de la perte de vos cheveux, et il vous enverra ce qu'il faut pour les faire repousser. »

« C'est ce que je fis, tout en restant incrédule.

« Et, en effet, je dois dire que les résultats, tout d'abord, ne répondirent pas à mon attente; mes cheveux tombaient toujours et ne repoussaient pas. J'allais cesser le traitement lorsque au bout de cinq semaines environ, je vis poindre en divers endroits un léger duvet qui s'étendit bientôt à toutes les places dénudées; puis il se fortifia, devint cheveu, et grandit ensuite si vite qu'en moins de deux mois ma tête fut complètement regarnie.

« Il n'y a pas un an de cela, et aujourd'hui, j'ai une chevelure que tout le monde m'envie. Elle est merveilleusement fournie, et mesure 1^m 60 de longueur. Tous mes parents et amis qui me voyaient presque chauve il y a un an, et qui savent que la calvitie est héréditaire chez nous, n'en reviennent pas.

« Je suis tellement heureuse, Monsieur, que je vous autorise à faire de cette lettre l'usage qu'il vous plaira; c'est un devoir pour moi.

« Si même quelques personnes de science doutaient de votre découverte, je me tiens à leur disposition. D'ailleurs la repousse vraiment extraordinaire de ma chevelure a fait assez de bruit dans mon quartier, où je suis bien connue, pour qu'il soit facile de se renseigner sur la véracité absolue de ce que je viens vous exposer.

« SYLVIE PAIRAY, professeur.
53, rue Paradis, Paris. »

Plus de deux mille attestations semblables ou lettres de reconnaissance légalisées, authentiques, indiscutables, dont beaucoup émanent de gens célèbres, sont à la disposition des incrédules au laboratoire du professeur Busch, 10, rue des Bons-Enfants, au Palais-Royal.

Tous ceux qui sont chauves ou qui perdent leurs cheveux peuvent aller le voir ou lui écrire; il leur enverra gratuitement le moyen de retrouver leur chevelure, quelle que soit la gravité, la nature ou l'ancienneté du mal qui en aura occasionné la chute.

Docteur A. RIOU-DELMET.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Les transactions ont encore manqué d'entrain cette semaine, et d'une façon générale, les allures du marché se sont peu modifiées depuis huit jours.

Cependant, il est certain que les dispositions favorables dominent et que l'hésitation présente peut disparaître du jour au lendemain, pour faire place à une tendance de hausse qui commençait, samedi dernier à se manifester. Il suffirait de quelques incidents favorables pour provoquer la reprise que l'on attend depuis longtemps.

Quoi qu'il en soit, l'écart sur les rentes est très faible : le 3 0/0 reste à 100,92, tandis que le 3 1/2 fléchit légèrement à 101,70.

Les fonds d'Etat étrangers n'enregistrent que des mouvements insignifiants.

Le 4 0/0 or Autrichien est en léger progrès à 98. Par contre l'Extérieure espagnole enregistre une nouvelle baisse, 72,50.

L'Italien est mieux tenu à 95,20.

Variations insignifiantes sur les fonds Turcs. Les emprunts russes, en général sont fermes, mais sans affaires.

Fonds portugais un peu plus faibles. Par contre, les 4 et 5 0/0 Brésiliens se relèvent sensiblement.

Les valeurs de crédit sont fermes mais clôturent un peu au-dessous de la semaine dernière. La Banque de France est à 4.120.

La Banque de Paris revient à 1.165. Le Comptoir fait 615. La Société générale cote 609. Le Crédit Lyonnais conserve son avance à 1.088. Le Crédit Foncier est en reprise de 5 francs à 690.

Les demandes de l'épargne continuent à se produire sur les obligations foncières.

Le marché des chemins de fer français présente des variations assez sensibles, bien que le courant d'affaires soit peu important.

L'Est perd 12 francs à 1.118. Le Nord reste calme à 2.465. Le Lyon gagne 9 francs à 1.877, le Midi 19 francs à 1.359, l'Orléans 10 francs à 1.805, le Métropolitain 2 francs à 530. Les chemins de fer espagnols sont faibles.

Rien de particulier dans le compartiment des grandes valeurs industrielles.

Le Suez recule de 23 francs à 3.542, la Thomson-Houston de 5 francs à 1.535, le Rio de 3 francs à 1.332, après 1.332, La Sosnowice gagne 13 francs à 2.410, les Sels gemmes 14 francs à 884, la Société parisienne d'électricité 5 francs à 531. Hausse générale sur les Mines d'or.

Aucune boisson n'est plus rafraîchissante qu'un verre d'eau sucrée additionnée de dix gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès. C'est aussi et surtout la plus économique. Exiger du Ricqlès.

La Mode

Les toilettes élégantes de la saison, en mousseline de soie, en barèges, en linon sont, à tous points de vue admirables, mais elles ont un inconvénient, au moins comme costumes de promenade; c'est leur exceptionnelle fragilité.

Aussi le costume tailleur a-t-il conservé nombre de fidèles. Son succès persistant tient surtout à son caractère pratique. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les modifications qu'on lui fait subir tendre à accuser de plus en plus cette tendance.

Jusqu'à présent, la jupe, plate d'en haut, s'évasait avec ampleur dans le bas et s'allongeait derrière en une traîne gracieuse, mais très encombrante. On a compris l'inconvénient d'une semblable forme, et le costume tailleur se fait désormais court, s'arrêtant à cinq centimètres au-dessus du sol, et laissant le pied à découvert. Rien de plus rationnel qu'une semblable mesure, réservant la traîne pour les toilettes de cérémonie et les robes élégantes.

Le costume de promenade, ainsi raccourci



COSTUME NOUVEAUTÉ EN SATIN ROUGE LYONNAIS.

prend un air plus dégagé et sa coquetterie s'accroît de tout ce qu'il gagne au point de vue pratique. Le plus difficile est de choisir, ensuite, des garnitures bien appropriées.

Ce sont les boutons fantaisie que l'on s'efforce plus spécialement de combiner en vue d'effets nouveaux. Cette recherche peut arriver jusqu'à un véritable luxe. Des garnitures complètes se font en nacre finement ouvragée, en acier artistiquement ajouré, en vieil argent. Pour ces ensembles, on se tient dans des dimensions modestes.

Pour la veste seule, la grandeur des boutons augmente et le choix en est encore plus varié. La haute nouveauté est le bouton double, relié par une chaînette d'un genre très artistique.

Cependant, les gros boutons en émail, en simili, en pierres de couleurs, dont le succès fut si vif il y a quelques mois n'ont pas perdu toute leur vogue. On les emploie surtout à la ceinture où ils peuvent remplacer, et très souvent avec un réel avantage, la boucle traditionnelle.

C'est bien souvent dans ces menus détails du costume que se décelle la véritable élégance. Seules les femmes d'un goût sûr descendent aux soins délicats de la toilette et comprennent l'importance de la question la plus minime dans l'effet d'ensemble.

La chemisette qui accompagne le costume tailleur demande aussi à être bien choisie. Plate dans le dos et à peine flottante devant, on la fait de nuances claires, en bleu turquoise, rose vif, qui s'harmonisent d'une façon particulière avec le marron et le beige, adoptés pour ce genre de robe. La veste, du reste, atténue à volonté la note trop voyante de l'ensemble et le boléro, qui jouit d'une incontestable vogue, peut, laisser voir ou dissimuler le corsage, suivant le désir de chacune.

On en voit, en effet, de toutes les formes et de tous les genres, différant entre eux surtout par les revers taillés et garnis avec la plus capricieuse désinvolture : broderies, applications de guipure sur fond de couleur, luxe de tissu d'or, dentelle recouverte de petite ruches; tout s'accepte.

Avant d'abandonner cette question, je signalerai le costume dont on trouvera le croquis ci-

contre : Il est en satin rouge lyonnais. La jupe est ornée de trois plis piqués. Corsage à revers garni de broderie de soie noire avec gilet foncé rouge. Ceinture rouge.

Une petite révolution à signaler :

C'est celle qui consiste à ne plus faire usage de gants, au théâtre, en soirée, ou en visite.

On se serait cependant peu douté qu'il fût de bon ton d'avoir la main nue, à voir l'empressement avec lequel nos mondaines ont assailli les comptoirs et les rayons de ganterie aux expositions de la dernière quinzaine.

C'est que l'habitude de porter des gants est tellement entrée dans nos mœurs que beaucoup de femmes diraient volontiers comme Montaigne : « Je me passerai aisément mal aysement de mes gants que de ma chemise ».

Elle remonte bien haut dans l'antiquité cette coutume de porter des gants.

Homère raconte qu'Ulysse trouva son père occupé à arracher les mauvaises herbes, les mains couvertes de gants épais pour se garantir des piqures des épines.

Xenophon dit que les Perses portaient des vêtements à longs poils qui leur couvraient jusqu'aux extrémités des mains, avec des enveloppes pour les doigts.

Le costume de théâtre comportait des gants. Ce n'est, cependant, qu'au moyen âge que les gants devinrent une marque d'élégance.

La *Chanson de Roland* mentionne les gants des chevaliers.

Au XIII^e siècle, les hommes et les femmes qui se piquaient d'élégance portaient des gants, soit en peau, soit en étoffe, à manchettes ou à boutons.

Les gantiers de Paris formaient déjà une corporation en 1250.

D'après le *Livre des Métiers*, c'était au roi et au grand chambrier qu'on achetait le droit de s'établir gantier.

Au XIV^e siècle, le métier de gantier prit une grande importance. Les seigneurs mettaient des gants pour tirer de l'arc, pour jouer à la paume. Les bourreaux en mettaient pour attacher les suppliciés au gibet. Mais les gants n'étaient pas de mise dans les cérémonies, ni en grande toilette. Les juges ne pouvaient en mettre lorsqu'ils siégeaient, et, au XVIII^e siècle, il était impoli de se présenter ganté devant un supérieur ou de donner sa main gantée.

Serait-ce cette coutume que nos élégantes ont voulu remettre en vigueur? Ne serait-ce pas plutôt le désir de montrer de jolies mains aux doigts effilés, aux ongles roses?

YVONNE

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Coqueluche. — C'est une maladie épidémique et contagieuse, propre au jeune âge. Elle se manifeste par une toux convulsive, revenant par accès et consistant en une série d'inspirations très courtes, suivies d'une inspiration longue, sifflante, sonore. La quinte est terminée assez souvent par des vomissements glaireux.

La maladie se présente au début comme une simple bronchite qui peut se prolonger pendant plusieurs semaines. C'est une affection plus redoutable qu'on ne le pense communément. Elle fatigue beaucoup les malades et les débilité profondément; aussi est-elle un facteur assez important de la mortalité infantile.

La coqueluche étant éminemment contagieuse, il faut isoler rigoureusement du malade les autres enfants. La contagiosité est d'autant plus marquée que la maladie arrive à un plus haut degré d'intensité. Dans la forme épidémique, un hameau, une ville, une contrée tout entière peuvent être simultanément envahis.

Le séjour au grand air est recommandé de préférence au séjour à la chambre.

La médication usuelle consiste en vomitifs répétés, associés à un traitement tonique.

Plusieurs autres médicaments ont été proposés pour combattre cette affection aussi tenace que meurtrière; mais de l'avis du corps médical tout entier, le *Sirope Derbecq* à la *Grindelia Robusta*, qui nous vient d'Amérique, est le meilleur agent médicamenteux à opposer à la coqueluche. Le *Sirope Derbecq* n'étant nullement toxique contrairement aux produits similaires, peut être employé sans crainte chez les jeunes enfants. Le *Sirope Derbecq* aux dernières expositions de l'Hygiène et de l'Enfance et du Travail a été, à juste titre, honoré des plus hautes récompenses. Le *Sirope Derbecq* se trouve dans toutes les bonnes pharmacies ainsi qu'au dépôt, Pharmacie Derbecq, 24, rue de Charonne, à Paris. Envoi franco de la brochure explicative.

**

Conseils aux malades.



HOTEL DE LA MÉDECINE NOUVELLE

A tous les malades fatigués de prendre d'inutiles drogues, nous conseillons de demander une consultation gratuite au Directeur de la *Médecine Nouvelle* qui, depuis 17 ans, a enregistré des milliers de guérisons, tant à l'étranger qu'en France. Par les *traitements vitalistes externes, guérison radicale et assurée* de toutes les maladies réputées incurables : paralysie, neurasthénie, goutte sciatique, rhumatisme, asthme, maladies de poitrine, de l'estomac, du foie, des reins, de la peau, les tumeurs, les cancers, l'obésité, la surdité, etc., etc. Le journal *La Médecine Nouvelle illustrée* est envoyé gratuitement et franco pendant deux mois. Adresser les demandes de journaux et les consultations à l'*Hôtel de la Médecine Nouvelle*, 19, rue de Lisbonne, Paris.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Restauration des gravures.

Trempez la gravure, pendant quelques secondes seulement, dans une très large solution de chlorure. Le vase employé pour cette solution doit être assez profond pour que la gravure puisse être plongée verticalement. On la passe immédiatement après à l'eau pure. Ces immersions sont répétées autant de fois qu'il est nécessaire pour que la gravure repousse aussi nette que quand l'exemplaire a été tiré. Pousser l'opération trop vivement par de l'eau fortement chlorurée serait risquer de brûler la gravure.

Encre invisible pour cartes postales.

En dissolvant une partie de chlorure de cobalt dans vingt-quatre parties d'eau, vous aurez un liquide rose avec lequel les caractères que vous écrirez seront à peine visibles.

En faisant légèrement chauffer la carte, l'écriture apparaîtra immédiatement en bleu.

Pastilles contre la soif.

Acide oxalique pur en poudre. 4 grammes.
Sucre blanc. 250 —
Eau distillée de zestes de citron 29 —
Essence de citron. 8 gouttes.
Gomme adragante. 26 décigram.
Faites des pastilles de 65 centigrammes.

Conservation de la blancheur de l'ivoire. — Pour conserver sa blancheur à l'ivoire, il suffit de verser dans de l'eau chaude du blanc d'Espagne pulvérisé, de façon que le mélange laiteux soit suffisamment épais : on en frotte les pièces d'ivoire à nettoyer, en employant dans ce but une petite éponge. Quand l'enduit est sec, on polit à l'aide d'une peau de chamois.

Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRE
Soupe à l'œuf.
Carré d'agneau.
Pâté de volaille.
Dinde à la royale.
Tarte à la crème.

EN GRAS
Polage aux queues de bœufs.
Poulet au riz.
Carré de mouton rôt.
Petits pois au sucre.
Tarte à la crème.

Artichauts à la provençale. — Couper la pointe de six artichauts, parez-les de même au talon; foncez une casserole plate avec une oignon et carottes, le tout coupé en tranches, un bouquet garni. Déposez sur le fond de la casserole vos artichauts; introduisez dans chaque artichaut une pincée de fines herbes hachées et assaisonnées. Saupoudrez vos artichauts avec du poivre gris et une pincée de sel sur chacun d'eux; arrosez-les aussi avec une cuillerée d'huile d'olive; faites partir à feu vif, puis mouillez avec une cuillerée ou plutôt un demi-verre de vin blanc. Faites réduire ce dernier, puis mouillez avec une bonne cuillerée d'eau bouillante, ajoutez deux cuillerées de bonne huile en plus, cuisez à sauce très courte.

Distractions et Jeux d'esprit

Charade-Sonnet.

L'hiver n'est plus; une suave brise
A remplacé l'aquilon menaçant;
Phébus sourit, et la plaine s'irise
Au doux contact d'un rayon bienfaisant.
A son sommeil, la nature, surprise,
Sous les baisers du zéphyr caressant,
Fait trêve, et semble enfin narguer la bise
Au noir frisson, dégormais impuisant.
Et quand partout la joie est délirante,
Sur mon premier, à cime verdoyante,
Mon tout, ami du réveil printanier,
Troublant l'écho des bois, qui le répète,
Élégamment, de sa voix guillerette,
Comme à plaisir, égrène le dernier.
ALCIDE CHAPEAU.

Charade.

Sous les haillons de la misère
On trouve souvent mon premier :
Et c'est d'une épaisse matière
Que se compose mon dernier.
Des deux mots réunis je fais une machine
Dont la puissance atteint la force du levier,
Engin qu'il ne faut pas juger d'après sa mine...
Cette machine est mon entier.
Solutions de l'avant-dernier numéro :

1° Charade littéraire.

Aile — eau — aire — hie — haut — thé.

LORIOT.

2° Logogriphe chiffré.

R	U	S	S	R	S	S	I	E	U
R	U	S	S	R	S	S	I	E	U
R	U	S	S	R	S	S	I	E	U
R	U	S	S	R	S	S	I	E	U
R	U	S	S	R	S	S	I	E	U

Solutions justes : Pocahontas. — Cormoran. — La Flûte et Luce. — Lac Rymal. — Tob R. — Sam et Crase. — Instigatrice. — Ponei-houen. — AR à Nages. — Un Nemrod à Ardenge. — Un ex-caporal du 100^e pour ses amis. — La banda joyeuse de Miquellets. — Elise et le petit Bordelais. — Courjumeau. — Sargé. — Besse. — La Ville aux Clercs.

Le avant : HO'DIN.





La révolte des Boxers en Chine
Européens attaqués par les fanatiques